



EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION

DE L'ORAISON (1)

JE veux dire en quoi consiste la perfection de l'oraison, parce que j'ai vu des personnes qui la font dépendre de l'exercice de l'entendement.

Ainsi, lorsqu'en faisant de grands efforts, il leur vient beaucoup de pensées sur Dieu, elles se croient aussitôt fort avancées, et si on les distrait de leur oraison, même pour les occuper à des choses utiles, elles s'affligent et pensent qu'elles sont perdues... Je ne nie pas que ce ne soit une grâce de Dieu de penser toujours

(1) *Livre des fondations.*

à lui et de méditer sur les merveilles de ses œuvres, ni qu'il ne soit bon de tâcher d'acquérir cette grâce. Je dis seulement que tous les esprits n'y sont pas propres, et qu'au contraire, il n'y a personne qui ne soit capable de l'aimer... La pensée n'étant pas l'âme, la volonté serait bien malheureuse si elle était conduite par elle ; ainsi l'avancement de l'âme ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer. Si l'on me demande ce qu'il faut faire pour acquérir cet amour, je réponds qu'il faut se résoudre à agir et à souffrir pour Dieu, lorsque les occasions s'en présentent,

La pensée de ce que nous devons à Dieu, de ce qu'il est et de ce que nous sommes est, il est vrai, d'un grand mérite et sert fort utilement pour prendre cette résolution, surtout dans les commencements ; mais il ne faut pas que cela empêche l'obéissance et la charité envers le prochain, qui nous obligent à quitter

le plaisir si doux de s'entretenir seul à seul avec Dieu. Se priver de ce plaisir pour de tels sujets, c'est demeurer avec lui, c'est agir pour lui, puisqu'à l'égard de la charité il a dit : *Je tiendrai comme fait à moi-même* ce que vous ferez pour l'un de ces petits qui sont à moi. Et quant à l'obéissance, il ne veut pas que nous marchions par un autre chemin que celui qu'il a suivi en étant obéissant jusqu'à la mort. Cela étant vrai, comment ressent-on de la peine, lorsque pour satisfaire à l'obéissance et à la charité, on se voit privé du plaisir de passer une grande partie du jour dans la retraite et dans l'oubli de soi-même pour ne s'occuper que de Dieu seul ? Cette peine vient à mon avis de deux causes, dont la principale est l'amour-propre, qui est si subtil, qu'il nous empêche de nous apercevoir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu. En effet, lorsqu'une âme commence à goûter

combien le Seigneur est doux, elle n'a pas de si grand bonheur que de jouir de ses faveurs, sans en être distraite par des occupations extérieures. Mais peut-on avoir de la charité, aimer Dieu véritablement, connaître ce qu'il désire de vous, et demeurer en repos, si l'on voit que l'on peut être utile à une âme en lui faisant aimer Dieu davantage, en lui donnant la consolation dont elle a besoin, ou enfin en la retirant de quelque péril ?

Lorsque nous ne pouvons pas servir le prochain par nos œuvres, ne devons-nous pas demander continuellement à Dieu par nos prières d'avoir pitié de tant d'âmes qui se perdent ? Ne serons-nous pas heureux de renoncer à notre propre satisfaction pour faire une chose si agréable à Dieu ?





L'AME EST TRANSFORMÉE PAR SON UNION
AVEC DIEU (1)

Vous savez de quelle admirable manière se fait la soie, merveille dont Dieu seul peut être l'auteur. Vous n'ignorez pas que cette petite graine qui ressemble au poivre et qui paraissait morte, étant animée par la chaleur, produit des vers dans le même temps que les mûriers poussent des feuilles propres à les nourrir. Quand ces petits animaux sont devenus grands, ils tirent la soie de leur propre substance, la filent, en forment une coque, s'y renferment et y trouvent la fin de leur vie. Ensuite au

1) *Château de l'âme*, 5^e demeure.

lieu de ces vers qui étaient assez grands et laids, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc fort agréable.

Si nous ne voyions pas ces merveilles, et qu'on nous les racontât, comme étant arrivées dans des temps éloignés de nous, pourrions-nous y croire ? Comment nous persuader qu'un petit animal sans raison, tel qu'un ver ou une mouche à miel, fussent si industrieux et si diligents à travailler pour notre utilité, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver ? Méditons et admirons les merveilles de la sagesse de notre Dieu !

Notre âme est semblable à ce ver mystérieux. Etant comme morte par le péché et les occasions de le commettre de nouveau, elle commence d'être animée par la chaleur du Saint-Esprit, en profitant de ce secours général que Dieu donne à tous par le moyen des remèdes dont il a laissé la dispensation à l'Eglise, telles

que la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres et les prédications. Elle se nourrit aussi de saintes méditations et grandit dans la perfection. Ce ver ne travaille la soie que lorsqu'il est devenu grand ; c'est alors aussi qu'il forme cette coque qui est comme la maison où il doit finir sa vie. La maison que l'âme, grandie dans la perfection, forme aussi, n'est autre que Jésus-Christ, selon cette parole de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, et Jésus-Christ est notre vie.*

Voilà ce qu'avec l'assistance de Dieu il est en notre pouvoir de faire pour qu'il soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union ; c'est donc de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, de même que le ver travaille à faire sa coque.

Il semblera peut-être qu'en parlant ainsi je prétende que nous puissions ôter ou donner quelque chose à Dieu, puisque je dis qu'il est

lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à bâtir cette maison et nous y loger.

Je suis très-éloignée de cette pensée ; ce n'est que de nous-mêmes que je pense que nous pouvons retrancher ou ajouter comme font ces petits animaux. A peine aurons-nous fait ce qui dépend de nous, que, quoique ce ne soit presque rien, Notre-Seigneur l'unira à son infinie grandeur et en rehaussera tellement le prix, qu'il le jugera digne d'en être lui-même la récompense. Bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc ; ne perdons pas un moment pour travailler à un si important ouvrage. Renonçons à notre amour-propre, à notre volonté et à toutes les choses de la terre. Faisons des œuvres de mortification et de pénitence, occupons-nous à l'oraison et pratiquons l'obéis-

sance et toutes les vertus. Que ce ver meure après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Sa mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmés dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. En disant que nous verrons Dieu, je l'entends de la manière qu'il se donne à connaître dans cette sorte d'union.

Ce ver mystérieux, qui est l'âme, après être mort au monde dans cette oraison, se convertit en un papillon. Qui pourrait exprimer quel est l'état d'une âme après avoir été unie à cette grandeur incompréhensible de Dieu et comme plongée en lui-même? Il n'y a pas moins de différence entre ce qu'elle était auparavant et ce quelle est devenue, qu'entre un vert laid et difforme et ce papillon blanc très-agréable...

Cette âme se trouve dans un continuel désir de louer Dieu et de souffrir pour son service de grands travaux et mille morts, s'il était pos-

sible. Elle brûle du désir de faire pénitence ; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; elle souhaite avec tant d'ardeur que chacun rende à Dieu ce qu'il lui doit, qu'elle ne peut, sans en ressentir une peine extrême, voir qu'on l'offense...

L'âme, qui est ce petit papillon, ne regarde alors que comme méprisable le travail auquel elle se livrait autrefois pour former peu à peu sa coque, lorsqu'elle n'était encore qu'un ver.

Les ailes lui sont venues ; pouvant voler, comment se contenterait-elle de marcher pas à pas. Ses désirs de servir Dieu sont si ardents, qu'elle ne trouve rien de difficile en ce qui regarde son service. Elle ne s'étonne plus des actions merveilleuses des saints, parce qu'elle sait par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse est changée en force.



L'AME ÉLEVÉE AU PLUS HAUT DEGRÉ
DE L'AMOUR DE DIEU (1)

QUAND Dieu donne à l'âme ce saint baiser qu'elle lui demande dans le Cantique en qualité d'Epouse, il produit en elle les excellents effets dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison.

Cette biche, blessée d'un trait du divin amour, après avoir désaltéré sa soif dans les clairs ruisseaux d'une eau céleste, trouve son repos et sa joie dans le tabernacle du Dieu vivant, et cette chaste colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche après le déluge pour

(1) *Le Château de l'âme.*

voir s'il était passé, apporte un rameau d'olivier comme marque qu'elle a trouvé une terre ferme au milieu des flots, des agitations et des tempêtes du monde.



III

MÉDITATIONS

SUR

LE PATER (1)

(1) Ces méditations font partie des anciennes traductions des œuvres de sainte Térèse, quoique les Bollandistes ne les lui attribuent pas.



MÉDITATIONS SUR LE *PATER*

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE



DIEU qui nous a donné l'être, connaissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre âme étant infinie, elle désire toujours s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi, nous voyons dans le sixième chapitre du *Lévitique* que, pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commanda aux prêtres d'y mettre tous les jours de nouveau bois; comme s'il eût voulu signifier par cette figure;

qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous, nous devons, chaque jour, l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est, néanmoins, une conduite de la Providence divine qui fait que notre âme, suivant son inclination naturelle s'occupe sans cesse de la recherche des perfections infinies de Dieu, ne pouvant se contenter que de cet objet qui n'a pas de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons entretenir dans nos âmes il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que, quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la

parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu en elle ici-bas, devienne, dans le ciel, sa divine et son éternelle nourriture.

Puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que, pour empêcher que l'âme s'attiédise par la répétition si fréquente de cette sainte prière, il ne serait pas mal à propos de chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées, afin d'entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine, en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne ; et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier qui comprenne

tout ce que nous désirons et espérons obtenir de lui par cette demande.

On voit assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de père, roi, époux, pasteur, rédempteur, médecin et juge. Ainsi, chacun réveillera son attention, et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant, le lundi : *Notre Père qui êtes dans les cieux que votre nom soit sanctifié* ; le mardi : *Notre Roi, que votre règne arrive* ; le mercredi : *Epoux de mon âme, que votre volonté soit faite* ; le jeudi : *Notre Pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour* ; le vendredi : *Notre Rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ; le samedi : *Notre Médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation* ; et le dimanche : *Notre Juge, délivrez-nous du mal*.



LE LUNDI

PREMIÈRE DEMANDE

Notre Père qui êtes aux Cieux.

QUOIQUE le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, parce que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder ; ce n'est pas néanmoins contrevenir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres. Non-seulement ils lui appartiennent tous justement, mais ils servent aussi à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveau

bois pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance ; en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à Sa Majesté, et si avantageux à notre bassesse.

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures, le seul être sans principe et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant, qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes ; qui est si sage, qu'il les pourrait gouverner tous comme il gouverne celui-ci, sans que sa Providence

manque à aucune créature, depuis le plus grand des séraphins jusqu'au plus petit ver de terre ; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre en elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoiqu'elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-mêmes, particulièrement en qualité d'homme, et dites : quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes, qui auraient été meilleurs que moi ! Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui, par sa seule bonté a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-mêmes pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connaître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnaissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rende tous si vertueux et si saints, que l'on reconnaisse en eux sa divine image; et qu'ainsi le nom de Père que nous lui donnons soit sanctifié et glorifié sur la terre, par des enfants qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre des péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon père si indignement traité par ses enfants, et vous serez en même temps touché de joie qu'il y en ait d'autres en qui brille la sainteté de leur père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous attriste. Vous ne verrez ni

n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console; et vous rendrez grâces à Dieu d'avoir créé tant de saints martyrs, de saints confesseurs et de saintes vierges, qui ont fait connaître, par des marques si illustres, qu'ils étaient enfants de cet adorable Père.

Après, rentrant en vous-mêmes vous sentirez de la confusion d'avoir commis en particulier tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, et d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devrait seul inspirer, dans le cœur de tous les hommes, une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérerez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfants quoiqu'ils soient difformes, qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux; qui leur pardonnent aussitôt qu'il rentrent dans leur de-

voir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentiments et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'âme, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir notre pardon et celui des autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour père, le père de tous les hommes et de tous les anges.

Le jour où vous ferez cette première demande vous y rapporterez toutes choses. Ainsi, lorsque vous regarderez des images de Jésus-Christ, vous direz : voici mon père. Lorsque vous regarderez le ciel vous direz : c'est la maison de mon père. Lorsque vous entendrez la lecture (de piété) vous direz : c'est une lettre

que m'écrit mon père. Vous direz aussi de vos habits, de votre repas, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : tout ceci vient de la maison de mon père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent : tout cela vient de la main de mon père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin, vous direz de toutes choses, avec grande affection : *Votre saint nom soit sanctifié.*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'âme s'efforce de paraître fille de celui qui l'honore de cette qualité ; elle lui rend grâces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus, elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes

soient saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisqu'elle sera d'autant plus grande, que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. C'est le moment de méditer sur la parole de Jésus-Christ sur la croix : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, parce qu'elle marque par excellence la tendresse du cœur paternel de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour à l'intention de ceux qui nous ont offensés, et nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans notre esprit l'histoire de l'enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que tout autre, l'excès de la bonté paternelle pour un fils, qui, après s'être perdu, est retrouvé et rétabli dans son rang et sa dignité première.





LE MARDI

DEUXIÈME DEMANDE

Que votre règne nous arrive.

APRÈS avoir fait l'examen dans la soirée du lundi, l'âme parlera à Dieu comme à son père; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer la gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son Roi celui qu'elle avait traité, le jour précédent, comme son Père. Ainsi, lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera par ces paroles : *Notre Roi, réglez en nous.*

Cette demande s'accorde très-bien avec la précédente, puisque les enfants doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi, l'âme doit dire à Dieu : comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon Roi, régnez en nous et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre de deux manières. L'une, de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel dont la possession nous appartient, puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants. Et l'autre, de lui demander qu'il règne en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces explications sont catholiques et conformes à l'Écriture sainte; puisqu'à l'égard de la première, Jésus-Christ a dit : *Venez, vous que mon père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du*

monde. Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et vous nous avez rendu le royaume de votre père et de notre Dieu.* Il se rencontre une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume; comme si Dieu et l'homme se rendaient des témoignages réciproques d'une déférence, et, si j'ose le dire, d'une civilité toute spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable; que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa Suprême Majesté trouve de la satisfaction à nous posséder; ou bien qu'il veuille bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. J'aime mieux que nous soyons son royaume puisqu'il en résulte qu'il est notre roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez*

seulement à moi et je penserai à vous. Et à une religieuse : N'ayez soin que de ce qui me regarde et j'aurai soin de ce qui vous touche.

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous, et il aura soin de faire que nous régnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit dans son Evangile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez pas en peine du reste; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit : qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le roi, et qui se glorifient d'être son royaume : combien ils doivent être ornés de vertus, réservés dans leurs paroles, généreux et humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patients,

dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, exempts d'envie et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur roi; et élevons nos pensées vers le roi du Ciel, pour comprendre comment nous devons nous conduire envers lui, et ce que nous lui disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive.

Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois que nous sommes tenus de respecter; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, nous communiquant mutuellement ce qui peut nous manquer; et nous sommes tous obligés d'abandonner nos biens et nos vies pour notre roi avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice; et dans nos besoins nous cherchons du remède près de

lui. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi que, dès qu'un homme obtient les faveurs du roi, tous le respectent. Enfin chacun désire contribuer à la paix et au repos de l'Etat, chacun désire que Sa Majesté soit bien servie de tous ses sujets.

En considérant les conditions d'un royaume bien gouverné, et les rapportant à notre sujet nous trouverons que ce que nous deman-

dons à Dieu, est que ses saintes lois soient bien observées; que tous ses sujets le servent fidèlement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix. Nous trouverons aussi que nous lui demandons que nos âmes, dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement; que toutes nos puissances lui soient soumises, que notre entendement demeure ferme dans la foi; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devrait nous en coûter la vie; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais; que nos passions et nos désirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandements de la charité; que nous soyons si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communi-

que davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissions de voir qu'il règne sur la terre et dans le ciel; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs ou dans les conditions les plus humbles, que nous nous estimions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoi que ce soit, dans son royaume; et enfin, que nous souhaitions uniquement pour nous et pour les autres, qu'ils soit servi et obéi de tous comme le Maître et le Souverain Seigneur de tous.

Tout ce qu'on fera et tout ce qu'on entendra, en ce jour, doit se rapporter à Dieu comme à notre Roi, ainsi que le jour précédent nous lui avons tout rapporté comme à notre Père. Il sera fort à propos de se représenter comment Pilate, à la suite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple, n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour sceptre, qu'un roseau, et pour

manteau royal qu'un lambeau d'écarlate, et leur dit : *Voici le roi des Juifs*. Alors au lieu des blasphèmes et des affronts dont il fut outragé par les soldats et par les Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction et une couronne d'épines.





LE MERCREDI

TROISIÈME DEMANDE

Que votre volonté soit faite.

PAR ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons notre désir que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous allons encore plus loin, car nous ajoutons : *Qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très-bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfants accomplir parfaitement la volonté de leur père,

et les sujets celle de leur roi, qui est aussi le très-doux et très-aimable Époux de nos âmes : ce nom, et la tendresse qui l'accompagne doit nous donner de grands désirs d'accomplir la volonté de ce souverain, qui, étant le roi de gloire, la splendeur du père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très-puissant, très-sage et parfaitement aimable, veut néanmoins être aimé de nous, et nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'époux.

Sa divine majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence, du crime de son abandon, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son père et son époux, afin que ces deux noms, qui lui sont si favorables, lui donnent de la confiance et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Et comme ce nom d'époux marque tous les

gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves que l'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et lui ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force.

Et voyez, je vous prie, quelle doit être la modestie, tant intérieure qu'extérieure, d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornements dont cet époux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre âme digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera

point pauvre et sans parures, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette majesté souveraine, et elle éprouvera que, par un effet de sa bonté infinie, elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras, ainsi que le fit autrefois le roi Assuérus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu que l'âme apporte pour sa dot à Jésus-Christ, dans ce mariage spirituel ; et au contraire la grandeur des biens que lui apporte ce divin Epoux, puisque, lorsque nos âmes étaient esclaves du démon, c'est lui qui les a rachetées au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut avec très-grande raison le nommer, selon la parole de l'Écriture, *un époux de sang*.

Ce grand mariage se fait dans le baptême,

où Jésus-Christ nous donne la foi, les autres vertus et les autres grâces, qui sont les riches ornements qu'il emploie pour parer nos âmes.

Par cet heureux mariage, tous les biens de cet incomparable époux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourments deviennent les siens, la grandeur de son amour ayant voulu, par un échange qui nous est si utile, nous donner tous ses biens et prendre sur lui tous nos maux. Comment pourra-t-on sans une peine extrême voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une véritable joie des services qui lui sont rendus ?

Comment voir un tel époux attaché à la colonne, cloué sur la croix, et mis au sépulcre, sans se sentir les entrailles déchirées par la compassion et la douleur ? et au contraire, comment le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie ?

Il sera fort utile en ce jour, de le considérer

dans le jardin des Oliviers arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* Il faut faire en ce jour des actes de grande mortification, en résistant à sa propre volonté, et renouveler les trois vœux de religion avec une très-grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin, qu'on avait contracté avec cet adorable époux dans le sacrement du baptême. Et, quant aux personnes séculières, elles renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'elles ont prises tant de fois, et les paroles qu'elles ont tant de fois données à ce souverain époux de leurs âmes, de lui être pour jamais fidèles.





LE JEUDI

QUATRIÈME DEMANDE

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain
quotidien.*



La quatrième demande est : *Donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour.*

Cette demande, faite le jeudi, convient fort bien au nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un pasteur de paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de Père, de Roi et d'Epoux, s'accordent aussi fort bien avec celui de Pasteur ; puisque étant comme

notis sommes, ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir, en qualité de ses enfants. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais qu'il nous le donne. Nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger, mais nous le lui demandons comme le nôtre, parce qu'étant notre Père et nous ses enfants, les biens de notre Père sont nôtres.

Je ne saurais me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles, soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps. J'estime, au contraire, que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre âme, puisque, des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières qui sont : la sanctification du nom de Dieu, son

royaume et sa volonté, le regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose. Car, dans les trois dernières, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés, de nous empêcher de succomber à la tentation, et de nous délivrer du mal. Or, quelle apparence y aurait-il, que ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et seulement pour le corps ? Les enfants d'un tel père n'auraient-ils pas mauvaise grâce de ne lui demander que des choses si basses et si communes, qu'il les donne à tous les hommes et aux moindres des créatures, sans qu'elles les lui demandent ? Il nous a même avertis de demander et de rechercher, avant toutes choses, ce qui regarde son royaume, et l'intérêt de nos âmes, en nous assurant que, quant au reste, il en prendrait soin. C'est aussi pour cette raison qu'il est dit dans saint Mathieu : *Donnez-nous aujour-*

d'hui notre pain supersubstantiel. Nous le prions donc par cette demande de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus, la très-sainte Eucharistie, et enfin, tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos âmes. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de Père, de Roi et d'Époux par excellence, regardons-le comme un Pasteur qui est encore meilleur que les autres pasteurs, selon ses propres paroles : *Je suis le bon pasteur qui expose ma vie pour mes brebis.* Aussi, voyons-nous éminemment en Jésus-Christ toutes les conditions de ces illustres pasteurs Jacob et David, dont parle l'Écriture sainte. Elle dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttait contre les ours et les lions, et les mettait en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étaient stériles ; que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa

bergerie ; qu'il payait à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups ou dérobés par les larrons ; qu'il souffrait de la chaleur du jour et de la froidure de la nuit, et qu'il ne se reposait point durant l'un, ni ne dormait point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban, son maître, un fidèle compte de ses troupeaux.

Il n'est pas difficile de tirer de là des sujets de méditation, en appliquant ces conditions à notre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il était prêt de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vu de stériles ? Quel soin n'a-t-il point de les garder ? Et comment aurait-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puisqu'il a bien voulu, pour les sauver, sacrifier sa propre vie ? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avait ravies. Il leur rend tout ce qu'elles

lui doivent, il leur donne même ses propres biens. Il les aime d'un amour si tendre, que voulant sauver celles qui étaient mortes, il s'est fait semblable à elles pour ne pas effrayer les autres par l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Qui pourrait exprimer la qualité des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit, l'excellence des vertus avec lesquelles il les fortifie, et la force des sacrements par lesquels il les soutient? Si une brebis s'écarte des autres, il tache de la ramener comme par le son et par le doux souffle de ses saintes inspirations; et si elle ne veut pas revenir, il lui envoie quelque disgrâce, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses. Il attend celles qui sont faibles. Il pleure celles qui sont malades, et porte sur ses épaules celles qui ne peuvent pas marcher,

tant il a compassion de leur infirmité et de leur faiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles, après s'être nourries de la doctrine évangélique, se reposent, il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir, en faisant, par la douceur de ses consolations, comme une musique qui charme leurs âmes, de même que le pasteur, avec le son de son flageolet, réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux, il a soin de les préserver des herbes mauvaises et vénéneuses, en leur faisant voir le péril qu'il y a de s'engager dans les chemins dangereux. Il les mène par ses bons avis dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre, quoi qu'elles marchent tantôt dans les sables mouvants où le vent élève des tourbillons de poussière, et tantôt dans des lieux âpres et raboteux. Pour les abreuver, il les mène toujours à l'eau la plus

pure et la plus douce, parce que cette eau signifie la doctrine de l'Évangile qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin pasteur comme un agneau qui, étant au milieu de ses brebis et les menant, les conduisait à travers les jardins les plus frais et les plus délicieux, à des fontaines d'eau vive. Oh ! que c'est une chose agréable et pleine de consolation que de voir en la personne de Jésus-Christ le pasteur devenu agneau ! Il est pasteur parce qu'il nourrit ; il est agneau parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur parce qu'il nous conserve ; et il est agneau parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est pasteur parce qu'il donne sa vie à ses brebis ; et il est agneau parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi, quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin chaque jour, et un pain supersubstantiel, c'est comme si

nous lui demandions que lui, qui est notre pasteur, devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain Roi aime qu'on le considère tel qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il était habillé en pasteur, avec une contenance douce et agréable, et s'appuyait sur sa croix comme sur une houlette, appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix, et charmant les autres par un son doux et harmonieux. Mais, je trouve qu'il y a encore plus de consolation à considérer ce divin Sauveur, attaché sur une croix, comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre joie et nos délices. Qu'y a-t-il de plus doux que de le considérer dans ces différents états ? Comme pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue ; comme agneau, il porte sa croix ; comme pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies ;

et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours près de leur pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient calmes. Tâchons de même de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille; et que s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bêlements continuels, il leur témoigne par de nouvelles caresses combien il les aime.

Que l'âme s'imagine être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et y être environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir

espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, que celle de son pasteur. Nous nous trouvons aussi, souvent dans les ténèbres environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède que de recourir à ce divin pasteur, qui est le seul capable de nous garantir de tant de périls. Il faut considérer, en ce jour, le mystère du très-saint sacrement, et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit *que le Seigneur nous nourrit de la moëlle des os de Dieu même.*

Aussi nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son âme **et** son corps en les unissant à sa personne.

Mais, en cet admirable sacrement, il veut édifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est meilleure pour nous entretenir dans la vigueur, que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu, qu'ayant été dans le baptême, engendrés de Dieu nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et, bien qu'il sache que beaucoup d'âmes s'approchent de lui en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir

de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable sacrement, et consacrer cette nourriture toute divine dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les consacrat séparément afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt à mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Eglise.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et le moyen dont il se sert pour se pouvoir donner ainsi est inconcevable. Car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre, qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme ? Il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il

a prise de nous pour l'unir à lui, lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions. C'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées ; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous, quand il nous ordonne, en communiant, de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or, il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte nourriture le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu désirant communier tous les jours, Notre-Seigneur lui mon-

tra un globe de cristal parfaitement beau et lui dit : *Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit cependant à l'heure même. On peut se rappeler, en ce jour du jeudi, cette parole de Jésus-Christ sur la croix : *J'ai soif*, et le breuvage si amer qu'on lui donna, et comparer la douceur avec laquelle il rassasie notre faim et notre soif, à l'amertume que nous lui présentons dans la soif, et l'ardent désir qu'il a de notre salut.





LE VENDREDI

CINQUIÈME DEMANDE

*Pardonnez-nous nos offenses comme nous
pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*



ETTE cinquième demande : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, étant jointe au titre de Rédempteur, convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix, devint notre Rédempteur, et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du démon, auquel nous

étions assujettis. C'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer en qualité d'enfants de Dieu, c'est lui qui nous a rendus nous-mêmes son royaume. Et enfin, c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente ; et tous les maux dont nous pouvons être délivrés le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : « Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu ; soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez, soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux

qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, comme ce pardon que nous demandons à Dieu serait bien insuffisant s'il était conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensés, il est utile de savoir que cela peut s'entendre de deux manières. La première, que toutes les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours auprès de nous quand nous prions ; et que c'est en son nom que nous demandons et que nous disons : *Notre Père*. Ainsi, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne peut rien ajouter à celui que son fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre, à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner, de la même façon que nous pardonnons. Car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Nous nous déclarons à nous-mêmes, par cette demande, comment nous devons approcher de Dieu ; et si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère ?* Dieu ne remettra point les péchés, mais au contraire, il se vengera de celui qui désire se venger. Cette demande s'étend très-loin, et embrasse une infinité de choses. parce que les dettes, c'est-à-dire, les offenses que commettent les hommes, sont innombrables ; la rédemption est très-abondante, et le prix du pardon est infini, puisque ce prix est la mort et la passion de Jésus-Christ.

Alors, on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés, et ceux de tout le reste des hommes ; se représenter quel est le poids d'un

péché mortel, puisque étant commis contre un Dieu, il ne saurait être racheté, ni payé que par un Dieu : et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes soit que l'on considère, ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter souverainement. Mais, au lieu de satisfaire à ce devoir, nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice, par tant de péchés que nous avons commis contre lui. Ainsi, lorsque nous demandons qu'il nous pardonne nos péchés, nous lui demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes. Et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur, qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est lui-même notre Rédempteur et notre rançon.

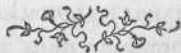
Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est tout entière l'ouvrage de notre rédemption, ce que personne n'ignore, et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellents livres.

Je rapporterai seulement une chose que je crois agréable à Dieu, puisqu'il le déclara à l'une de ses servantes.

Il lui apparut crucifié, et lui dit : « Arrachez
« ces trois clous avec lesquels tous les hommes
« me tiennent ici attaché, qui sont leur man-
« que d'amour pour mon infinie bonté et pour
« ma beauté souveraine, l'ingratitude qui leur
« fait oublier tous mes bienfaits, et la dureté
« de leur cœur à recevoir mes inspirations. Et
« quand vous aurez arraché ces trois clous, je
« ne laisserai pas d'être encore attaché sur cette
« croix avec trois autres, qui sont mon amour
« infini pour vous, ma reconnaissance envers

« mon Père des biens qu'il vous fait pour l'a-
« mour de moi, et la tendresse de cœur avec
« laquelle je suis toujours prêt à vous pardon-
« ner. »

On doit, durant ce jour, demeurer dans un grand silence, pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires, et prier les saints pour lesquels nous avons une dévotion particulière, afin qu'ils nous aident, par leurs prières, à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier, en ce jour, pour ceux qui sont en péché mortel, pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, et pour ceux qui nous ont fait quelque tort.





LE SAMEDI

SIXIÈME DEMANDE

*Ne vous laissez pas succomber à la
tentation.*



os ennemis, étant forts et opiniâtres, nous pressent et nous persécutent toujours, et notre faiblesse est si grande que nous sommes à toute heure prêts de tomber, si le Tout-Puissant ne nous soutient. Nous avons donc nécessairement besoin d'implorer sans cesse le secours de Dieu afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes, ou que nous retombions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soyons point tentés, mais que l'étant, nous ne soyons pas vaincus; parce que c'est dans les tentations que se rencontrent sa gloire et notre couronne, lorsque notre volonté les surmonte par son assistance. C'est pour cela qu'il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre par ces paroles que c'est par sa permission qu'elle arrive; que c'est par notre faiblesse que nous y succombons; et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop vrai que nous sommes tous faibles, malades, blessés autant par l'héritage de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous avons encore augmenté ces maux par nos propres fautes, qui nous ont couverts de plaies *depuis les pieds jusqu'à la tête*, selon l'expression d'un pro-

phète. Présentons-nous en cet état devant ce Médecin céleste, pour lui demander de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous soutenir de sa main toute puissante.

Ce nom de médecin est très-agréable à sa divine majesté ; et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercée lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables et les maladies spirituelles les plus enracinées ; lui-même aussi s'est donné ce nom quand il dit : *Ce ne sont pas les saints, mais les malades qui ont besoin de médecin.* Et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes, lorsqu'il s'est comparé au Samaritain qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avaient blessé, dépouillé et laissé à demi-mort. Les qualités de médecin et de Rédempteur sont, en sa divine majesté, une même chose ; mais avec cette différence, que la qualité de

Rédempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés, et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre faiblesse pourrait nous faire tomber dans l'avenir.

Quelle est la manière d'agir des médecins de la terre ? Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher, et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage. Ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui et les riches en personne ; et ils ne font, ni pour les uns, ni pour les autres, les remèdes qu'ils ordonnent ; mais, il faut les avoir d'ailleurs, et ils sont souvent très coûteux quoique la guérison soit très-incertaine.

O céleste Médecin ! vous ne ressemblez que

de nom à ces médecins de la terre. Vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient; et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne soigniez vous-même, sans leur demander autre chose que de reconnaître qu'ils sont malades, et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison, mais quelque dangereuse que soit la maladie, vous promettez la santé au malade s'il prie pour l'obtenir. Vous n'avez du dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner; vous allez chercher, dans les hôpitaux, les plus incurables et les plus pauvres; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux; et vous prenez en vous-même tous les remèdes que vous leur donnez. Mais quels remèdes, ô mon Dieu! des remèdes composés du sang et de l'eau qui

sont sortis de votre côté ; du sang, pour guérir toutes nos plaies ; de l'eau, pour laver toutes nos souillures, sans qu'il nous reste aucune suite de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante qu'elle formait, en se divisant, quatre grands fleuves qui arrosaient toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté, cinq ruisseaux de sang capables de fermer toutes nos plaies et de guérir toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir pas eu de médecin, ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les remèdes nécessaires à leurs maux ! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir ; qu'il porte avec soi des re-

mèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non-seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande. Si ces remèdes lui ont tant coûté, et lui ont été si pénibles, cela a été pour nous les rendre d'autant plus faciles. Quant à lui, il les a achetés de son propre sang, tandis que nous n'avons qu'à le considérer mort, pour trouver la vie en le regardant, comme autrefois, en symbole de ce grand mystère, Moïse avait mis sur un bois élevé le serpent d'airain, afin que ceux qui avaient été mordus par les serpents vivants fussent guéris par le serpent inanimé. Enfin, c'est tout dire, que de dire qu'un si grand médecin vient nous guérir; et, puisque nous sommes très-assurés que ses remèdes nous guérissent facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre, en quelque sorte, en sa présence, en

lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous devons avoir cette confiance surtout en ce jour où ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême qui désire passionnément nous guérir.

C'est ici l'occasion de remarquer l'aveuglement de notre esprit, la corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même ; l'oubli des bienfaits de Dieu, la facilité à dire des paroles coupables, l'inconstance de notre cœur, la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées, notre peu de persévérance dans le bien, notre présomption dans l'estime de nous-mêmes, et nos distractions continuelles. Enfin, il ne doit pas y avoir en nous d'anciennes ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abstenir de ce qu'on

lui défend, le médecin l'abandonne, à moins que ce ne soit un fou. Mais, notre céleste médecin n'abandonne pas ceux qui lui désobéissent. Il les assiste, comme s'ils n'avaient pas leur raison, et emploie toute sorte de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ces cinq plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale, afin de guérir toutes les nôtres. Et, puisque c'est de ses plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons. Car, ce divin maître n'étant pas présent parmi nous sous une forme visible, nous ne pouvons le servir en sa propre per-

sonne, mais nous sommes assurés, par sa parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui,





LE DIMANCHE

SEPTIÈME DEMANDE

Délivrez-nous du mal.

LORSQUE, par cette septième et dernière demande, nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous n'indiquons point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre. Mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal ; c'est-à-dire, de tout ce qui peut nous faire perdre les biens de la grâce ou de la gloire.

Entre ces maux, il y en a qui sont des peines et des châtimens, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les contrariétés qui

touchent l'honneur, et autres semblables. Mais, cela ne se peut pas réellement appeler des maux, si ce n'est lorsqu'ils deviennent une occasion de tomber dans le péché; et par cette même raison, les richesses, les honneurs et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi, nous demandons d'être délivrés non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourraient nous faire tomber dans une damnation éternelle. Et parce qu'il n'appartient qu'au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de juge convient fort bien à Dieu dans cette circonstance.

Le sujet de cette demande est très-étendu, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur lesquelles on a tant écrit, savoir : la mort, le jugement général, les peines de l'enfer et la gloire du paradis.

On peut renouveler les considérations précédentes, parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les titres glorieux dont j'ai parlé, étant réunis ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du poids de ses grâces et de ses faveurs.

C'est pourquoi nous devons nous les représenter, autant pour confondre notre ingratitude, que pour fortifier notre confiance. Quelle doit être notre confusion de voir qu'ayant un si bon Père, un Roi si puissant, un Epoux si affectionné, un Pasteur si vigilant, un Rédempteur si miséricordieux et un Médecin si habile et si charitable, nous sommes, néanmoins, si ingrats, et tirons si peu de fruits de tant d'avantages? Quelle crainte ne doit point nous donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler; et de l'autre, cette extrême ingratitude

et cette dureté de cœur avec laquelle nous y répondons? Mais nous devons éprouver une grande et incomparable confiance d'avoir à paraître au jugement devant Celui qui, étant notre Juge est en même temps notre Père, notre Roi, notre Epoux et tout le reste.

On peut finir ce jour et terminer cette oraison par l'action de grâces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Eglise a mis dans l'office de la férie à prime, et qui signifient :

1. O mon âme, bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur, et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom.

2. O mon âme, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les grâces et les biens qu'il vous a faits.

3. Lui qui vous pardonne tous vos péchés, et vous guérit de toutes vos maladies.

4. Lui qui vous délivre de la mort, et qui vous couronne dans sa bonté et dans ses miséricordes.

5. Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle.

Ainsi, ce Seigneur infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite; nous trouvant criminels, nous fait grâce; nous trouvant malades, nous rend la santé; nous trouvant misérables, nous assiste; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre, et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en méditant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons don-

nés à Dieu. Mais quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster* tienne la première place entre les oraisons vocales, il ne faut pas, néanmoins, négliger les autres, parce que l'on pourrait éprouver de l'ennui si l'on ne disait toujours que celle-là.

Il sera bon d'en réciter quelques autres, et particulièrement celles de l'Écriture-Sainte, qui ont été inspirées par le Saint-Esprit à des personnes de piété, comme la prière du publicain dans l'Évangile, d'Anne, mère de Samuel, d'Esther, de Judith, du roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée, par lesquelles ils représentaient à Dieu leurs besoins avec des paroles qui, naissant de leurs dispositions présentes, exprimaient excellemment les plus vives affections de leurs âmes. Cette sorte de prière, faite par des personnes accablées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et fait répan-

dre des larmes. Quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes âmes ont proférés dans ces circonstances, on sent que ces prières sont parties du fond de leur cœur.

Une telle manière de prier est très-agréable à Dieu, parce que de même que les grands seigneurs prennent plaisir à entendre les gens de la campagne leur demander des grâces dans leur simple langage, le Seigneur se plaît à voir que nous le prions avec tant d'ardeur, que sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connaître en peu de mots le besoin que nous avons de son secours; de même que saint Pierre et ses apôtres, dans la crainte d'être noyés, lui disaient : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*; ou comme la Chananéenne, lorsqu'elle lui demandait miséricorde; ou comme l'enfant prodigue quand il disait : *Mon père, j'ai péché contre le Ciel*

et contre vous ; ou comme la mère de Samuel lorsqu'elle adressait ces paroles à Dieu : O Dieu des batailles, si vous daignez jeter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante ; si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon âme dans une parfaite vertu, je l'emploierai toute à votre service.

La sainte Ecriture est pleine de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé ; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et dans nos souffrances. Quoique des personnes de grande piété pensent que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, l'exemple de plusieurs saints et notre propre expérience nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, réchauffent notre volonté, et nous disposent à mieux faire l'oraison mentale et spirituelle.

IV

PRIÈRES

POUR LA COMMUNION



I

PENSÉES SUR L'EUCCHARISTIE (1)



LE Père Eternel, en nous donnant pour nourriture la sainte humanité de son Fils, nous l'a donnée comme une manne où tout ce que nous saurions désirer se trouve sans que notre âme puisse craindre de mourir de faim si ce

(1) *Chemin de la perfection.*

n'est par sa seule faute, puisque quelque goût et quelque consolation qu'elle cherche dans ce très-saint sacrement, elle l'y trouvera sans doute, et qu'il n'y aura plus ni peines, ni persécutions, qu'il ne lui soit facile de supporter si elle commence une fois à prendre plaisir de participer aux souffrances de son Sauveur.

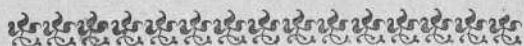


(1) Je suis très-persuadée que si nous nous approchions de l'adorable Eucharistie avec une grande foi et un grand amour, une seule communion nous enrichirait des trésors célestes. Quel bien ne devraient donc pas nous faire tant de communions ! Mais faut-il s'étonner que nous en tirions si peu de fruits puisqu'il semble que nous ne nous approchions

(1) *Pensées sur l'amour de Dieu.*

de la sainte table que par cérémonie et par coutume? Misérable monde, qui nous fermez ainsi les yeux pour nous empêcher de voir le bonheur éternel que nous pourrions acquérir, si nous recevions ce grand sacrement avec un cœur tout brûlant d'amour pour notre Sauveur, et de charité pour notre prochain.





EFFETS DE LA COMMUNION (1)

Si nous ne voulons nous aveugler nous-mêmes et renoncer à la lumière de la foi, nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit au dedans de nous lorsque nous communions. Ce n'est pas ici une simple représentation de notre pensée, comme quand nous considérons Notre-Seigneur sur la croix ou dans les autres mystères de sa passion ; mais c'est une chose présente, une vérité indubitable, qui fait que nous n'avons pas besoin de sortir de nous pour aller bien loin chercher Jésus-Christ, puisque nous savons qu'il de-

(1) *Chemin de la perfection.*

meure en nous jusqu'à ce que les apparences du pain soient détruites. Ne serions-nous pas inexcusables de perdre par notre négligence une occasion si favorable de nous tenir près de lui?

Si, lorsqu'il était dans le monde, le seul atouchement de ses vêtements guérissait les maladies, pouvons-nous douter, si notre foi est vive, qu'il fera des miracles en notre faveur lorsqu'il sera dans notre cœur, et qu'il ne nous refusera aucune de nos demandes étant dans notre maison? Cette suprême majesté est trop généreuse pour ne pas payer ses hôtes libéralement quand ils le reçoivent avec le respect et l'honneur qui lui sont dus.

Si vous éprouvez du regret de ne pas le voir des yeux du corps, réfléchissez à la différence qu'il y a de le voir tel qu'il était autrefois revêtu d'un corps mortel, ou de le voir tel qu'il est aujourd'hui dans le ciel tout resplendissant

de gloire. Comment pourrions-nous soutenir ses regards, et continuer à vivre en ce monde, lorsque nous aurions compris que les choses dont nous faisons tant de cas ne sont que mensonge et néant en comparaison de cette éternelle vérité! Après l'avoir tant offensé, comment une pécheresse telle que moi oserait-elle l'approcher s'il m'apparaissait dans sa majesté? Mais quand il se rabaisse sous les apparences du pain, j'ose entrer en rapport avec lui. De même que lorsqu'un roi se déguise, il semble que nous ayons droit de vivre avec lui avec moins de cérémonie et de respect, et qu'il soit obligé de le souffrir puisqu'il a voulu se déguiser. Autrement, qui oserait avec tant d'indignité, de tiédeur et de défauts s'approcher de Jésus-Christ?

O que nous savons peu ce que nous demandons quand nous désirons le voir, et que sa sagesse a mieux compris ce qui nous convenait,

car ce voile qui le cache n'empêche pas qu'il se découvre à ceux qu'il sait devoir en faire un bon usage. S'ils ne le voient pas des yeux du corps, il se montre à leur âme par de grands sentiments intérieurs et de plusieurs autres manières.

Demeurez de bon cœur avec lui; et pour vous enrichir de ses grâces, ne perdez pas ce temps favorable qui suit la sainte communion. Que votre âme demeure toute entière en la présence de son Seigneur, c'est son véritable maître, il ne manquera pas de l'instruire. Mais, si détournant aussitôt vos pensées de lui, vous manquez au respect dû à ce roi de gloire qui est au dedans de vous, ne vous plaignez que de vous-même, si vous n'en recevez pas de grâces.

N'oubliez jamais combien ce temps qui suit la communion nous est favorable pour être instruites par notre maître, pour entendre dans le fond de notre cœur ses paroles inté-

rieures, pour baiser ses pieds sacrés, et pour le prier de ne pas s'éloigner de nous. Ce n'est pas alors le moment d'aller prier devant quelque-une de ses images; ce serait une folie, comme si, recevant la visite d'une personne qui nous est chère, nous la quitions pour aller nous entretenir avec son portrait! Mais savez-vous quand cela n'est pas moins utile que saint? C'est quand Notre-Seigneur s'éloigne de nous, et nous fait connaître son absence par les sécheresses où il nous laisse. Alors ce m'est une telle consolation de regarder le portrait de celui que j'ai tant de sujet d'aimer, que je désirerais qu'il fût toujours devant mes yeux. Sur quel objet plus saint et plus agréable pouvons-nous arrêter notre vue que sur celui qui a tant d'amour pour nous, et qui est le principe et la source de tous biens? O combien sont malheureux les hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation!

Puisque dès que vous avez reçu la très-sainte Eucharistie vous avez au dedans de vous Jésus-Christ même, fermez les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme et regardez-le au milieu de votre cœur. Si vous vous efforcez d'avoir la conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent du bonheur de communier, ce divin Epoux ne se déguisera point de telle sorte qu'il ne se fasse connaître à vous à proportion du désir que vous en aurez, et ce désir pourra être tel qu'il se découvrira entièrement à votre âme.

Mais, si aussitôt après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect, nous le quittons pour nous occuper de choses vaines et inutiles, que doit-il faire? Nous en retirera-t-il de force pour nous obliger à le regarder afin de se faire ensuite connaître à nous? Non, certes... C'est bien assez de la faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous sa-

chions qu'il est lui-même présent dans cet adorable sacrement. Il ne se découvre et ne fait part de sa grandeur et de ses trésors qu'à ceux qui sont ses véritables amis. Ceux qui n'ont rien fait pour se rendre dignes de ce titre d'ami lui demandent vainement de se faire connaître à eux. Ils s'approchent de la sainte table une fois l'année; ils ont une telle impatience d'avoir satisfait au commandement de l'Eglise, qu'on peut dire qu'ils chassent Jésus-Christ hors d'eux-mêmes aussitôt qu'il y est entré, ou plutôt, les affaires, les occupations et les embarras du monde possèdent tellement leur esprit, qu'il semble que Notre-Seigneur ne sortira jamais à leur gré assez tôt de la maison de leur âme.





SUR LA PRÉSENCE RÉELLE (1)

O mon Sauveur et mon Dieu ! si vous ne voiliez votre grandeur dans cet adorable sacrement, qui oserait si souvent s'en approcher pour recevoir dans une âme impure Celui qui est la pureté même ? Que les anges et toutes les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous voulez bien vous prêter ainsi à notre faiblesse, pour nous faire de si grandes faveurs, puisque si vous vous montriez à nous dans toute l'étendue de votre pouvoir infini, notre étonnement ne

(1) *Vie de sainte Tère*se.

nous permettrait pas d'approcher de vous.

Il peut nous arriver en cela ce qui arriva à un laboureur; ayant trouvé un trésor qui le rendait beaucoup plus riche qu'il n'avait osé l'espérer, il conçut tant de chagrin et de tristesse de ne savoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. S'il n'avait découvert que peu à peu quelque partie de ce trésor, il se serait trouvé heureux et il ne lui en aurait pas coûté la vie, « Mais vous, Seigneur, qui êtes le trésor et la « richesse des pauvres, vous savez admirable- « ment faire sentir à leurs âmes les effets de « votre libéralité, en ne leur découvrant que « peu à peu la valeur de ces grâces sans prix « dont il vous plaît de les enrichir. » Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant et infini se cacher, par un effort de son admirable sagesse, sous une forme aussi petite qu'est la sainte hostie, que je n'aurais jamais la hardiesse de m'en approcher s'il ne

me la donnait; et tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix des grandes merveilles.





SUR LA COMMUNION SPIRITUELLE (1)

Lorsque vous entendrez la messe sans y communier, vous pourrez y communier spirituellement; cette sainte pratique est extrêmement utile. Vous devez alors vous recueillir au dedans de vous comme si vous aviez reçu réellement le corps du Seigneur. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans l'âme. Nous préparant de la sorte à recevoir ses grâces, il ne manque jamais de nous les donner et de se communiquer à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles.

(1) *Chemin de la perfection*

Si durant l'hiver nous entrons dans une chambre où il y a un grand feu, et qu'au lieu de nous en approcher nous nous tenions éloignés, quoique nous ne nous chauffions guère, nous sentirons cependant moins le froid que s'il n'y avait point de feu. Il en arrive ainsi dans la manière dont nous nous approchons de Jésus-Christ ; si l'âme est bien disposée, si elle a un véritable désir de perdre sa froideur et de s'unir à Jésus-Christ comme à un feu qui doit répandre en elle une ardeur divine, et qu'elle demeure ainsi quelque temps recueillie auprès de lui, une seule étincelle qui sortira de ce feu sera capable de l'embraser et elle sentira pendant plusieurs heures cette divine chaleur.





II

EXCLAMATIONS DE L'ÂME A DIEU (1)

EXCLAMACIONES DEL ALMA A DIOS



PRIÈRES DE SAINTE TÉRÈSE

APRÈS LA COMMUNION



PREMIÈRE EXCLAMATION

*Plaintes de l'âme séparée de Dieu durant
la vie.*



ma vie, ma vie, comment pouvez-vous subsister étant absente de votre véritable vie? A quoi vous occupez-vous dans une si grande

(2) On a conservé le mot *exclamations*, comme traduction exacte du terme espagnol.

solitude? Que pouvez-vous faire lorsque tout ce que vous faites est défectueux et si imparfait? O mon âme, qui peut vous consoler, lorsque vous vous voyez ainsi exposée sur une mer si pleine d'orages et de tempêtes? Je ne saurais, sans m'affliger, considérer que je suis encore plus affligée d'avoir vécu si longtemps sans être affligée. O Seigneur, que vos voies sont douces! Mais qui peut y marcher sans craindre? Je crains de ne vous pas servir. Et, lorsque je travaille pour votre service, je ne trouve rien qui me satisfasse, parce que rien ne me paraît payer la moindre partie de ce que je vous dois. Il me semble que je voudrais m'employer tout entière à vous obéir, et, quand je regarde attentivement quelle est ma misère, je vois que je ne puis rien faire de bon, si vous-même ne me le faites faire.

O mon Dieu et ma miséricorde, que ferai-je donc pour ne pas détruire ce que vous faites

de grand dans mon âme ? Toutes vos œuvres sont saintes, sont justes, sont d'un prix inestimable, accompagnées d'une sagesse merveilleuse, parce que vous êtes, mon Dieu, la sagesse même. Mais je sens que si mon entendement s'occupe à méditer sur ces œuvres admirables, trop faible pour pouvoir s'élever jusqu'à vos grandeurs incompréhensibles, la volonté se plaint parce que ces pensées interrompent les mouvements et l'application de son amour. Car mon âme voudrait sans cesse jouir de vous, mais elle ne le peut, enfermée dans la prison d'une vie changeante et mortelle, où tout la détourne de cette parfaite jouissance. Il est vrai que d'abord l'entendement l'aide à vous aimer, en lui représentant la hauteur de votre suprême majesté, dans laquelle, comme un contraire se voit mieux par son contraire, je reconnais plus réellement la profondeur de mon infinie bassesse.

Mais pourquoi, mon Dieu, dis-je ceci? à qui est-ce que je me plains? qui m'écoute, si ce n'est vous, ô mon Père, et mon Créateur? Et quel besoin ai-je de parler pour vous faire savoir toutes mes peines, puisque je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur? C'est ainsi que je m'égare, et que je me perds dans mes pensées. Hélas! mon Dieu, qui m'assurera que je ne suis point séparée de vous? O vie incertaine et si peu assurée dans la chose du monde la plus importante, qui pourra vous désirer, puisque le seul avantage qu'on peut tenir de vous, qui est de contenter Dieu en toutes choses, est toujours douteux et environné de tant de périls!





SECONDE EXCLAMATION

Partage de l'âme entre Dieu et le prochain.

LE pense souvent, ô mon Sauveur, que si l'âme peut se consoler en quelque sorte de vivre sans vous, c'est seulement dans la retraite et la solitude, parce qu'alors elle se délaisse et se repose en Celui qui est son véritable repos. Cependant il arrive souvent qu'alors même elle ne jouit pas de vous avec une entière liberté, ce qui redouble sa peine. Mais quand elle sent qu'elle souffre encore beaucoup plus lorsqu'elle est obligée de s'entretenir avec les créatures, cette peine se change en plaisir.

D'où vient mon Dieu, qu'une âme qui ne veut point avoir d'autre contentement que ce-

lui de vous contenter, vous quitte souvent pour aller servir ses frères comme si elle se lassait de jouir en vous d'un si saint repos? O amour tout-puissant de mon Dieu, que vos effets sont différents de ceux que produit l'amour du monde ! Celui-ci ne veut pas de compagnie, parce qu'il lui semble qu'elle le sépare de la personne qu'il aime. Mais le vôtre, mon Dieu, s'augmente au contraire, plus il voit augmenter le nombre de ceux qui vous aiment, et il sent diminuer sa joie lorsqu'il voit que tout le monde ne jouit pas d'un si grand bonheur.

C'est pour cette raison, ô mon bien suprême ! qu'au milieu des plus grandes consolations que l'on reçoit avec vous, l'âme s'afflige lorsqu'elle se représente le grand nombre de ceux qui les méprisent et qui en sont privés éternellement. Ainsi, l'âme cherche des moyens d'engager ses frères à participer à son

bonheur. Elle renonce même avec joie à ce bonheur lorsqu'elle espère par ce moyen le procurer aux autres.

Mais, ô mon Père céleste ! ne vaudrait-il pas mieux remettre ces désirs à un autre temps où l'âme se trouvât moins consolée de vos faveurs, et qu'elle s'employât alors tout entière à jouir de vous ? Jésus, mon Sauveur, que votre amour pour les enfants des hommes est admirable, pour que le plus grand service qu'on puisse vous rendre soit de vous abandonner pour leur faire du bien ! Et c'est même par ce moyen que nous vous possédons pleinement. Si notre âme se trouve alors moins satisfaite, elle se réjouit de la satisfaction qu'elle vous donne. Elle sait que tous les contentements que nous recevons ici-bas, ceux même qui semblent venir de vous, n'ont rien d'assuré s'il ne sont accompagnés de la charité que nous devons avoir pour notre prochain. Quiconque

ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Rédempteur ! puisque vous avez fait voir, par l'effusion de tout votre sang, l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.





TROISIÈME EXCLAMATION

Sentiments d'une âme pénitente.

QUAND je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent dans l'accomplissement de votre sainte volonté; les travaux et les douleurs par lesquels votre divin Fils nous l'a acquise; quand je considère combien nous étions indignes d'une si grande faveur, combien il est juste que nous ne payons pas par l'ingratitude l'amour extrême qu'il nous a porté et dont il nous a donné des preuves qui lui ont coûté la vie. Quand je considère, dis-je, ces choses, mon âme se trouve saisie d'une très-sensible afflic-

tion. O mon Seigneur! est-il possible que tout cela s'efface de l'esprit des hommes, et qu'ayant perdu le souvenir de tant de grâces, ils aient la hardiesse de vous offenser? est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que votre bonté soit si grande que dans le plus fort de notre oubli, elle se souvienne encore de nous? Est-il possible que vous ayant porté un coup mortel par notre chute, vous ne laissiez pas de nous tendre la main pour nous relever, nous tirant ainsi de cette mortelle folie, afin que nous vous priions de nous guérir! Bénissons à jamais un si bon maître, publions sans cesse la grandeur de sa miséricorde, et donnons à la tendresse de sa compassion pour nous les louanges qu'elle mérite.

O mon âme, bénissez à jamais un si grand Dieu! Comment peut-il se faire que l'on s'oppose à ses volontés? Et quel sera le châtiment de ceux qui seront ingrats envers lui, puisque

la grandeur de leur supplice sera proportionnée à celle de ses faveurs et de ses grâces ? O mon Dieu, ne permettez pas un si grand malheur ! O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci ? Jusqu'à quand opposerez-vous votre dureté à la tendresse incomparable de Jésus ? Croyons-nous donc que notre malice, en le combattant, demeurera victorieuse ? Ne savons-nous pas que la vie de l'homme passe en un moment ; qu'elle se sèche et qu'elle tombe comme la fleur de l'herbe des champs ; et que le Fils de la Vierge doit venir prononcer ce terrible arrêt dont l'effet sera immuable ? O Dieu tout-puissant, puisque vous devez être notre juge, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, comment ne réfléchissons-nous pas à quel point il nous importe de vous contenter, afin que vous nous soyez favorable en ce dernier jour ? Mais qui donc ne voudrait pas se sou-

mettre à l'arrêt d'un juge infiniment juste ? Bienheureuses seront les âmes qui se réjouiront avec vous lorsque tout le monde tremblera devant vous !

O mon Seigneur et mon Dieu ! quand une âme pense que vous l'avez relevée de sa chute, elle voit clairement qu'elle s'était misérablement perdue pour acquérir un faux plaisir qui passe comme un éclair ; et elle est absolument résolue, avec votre assistance, de vous contenter en toutes choses, car elle sait que vous ne manquez pas à ceux qui vous cherchent et que vous secourez ceux qui vous implorent. Quand une âme est en cet état, comment ne meurt-elle pas autant de fois qu'elle se rappelle avoir perdu un si grand bien que celui de l'innocence de son baptême ? Ah ! la meilleure vie qu'elle puisse mener alors, c'est de mourir à toute heure de douleur et de regrets. L'âme qui vous aime avec ten-

dresse, ô mon Dieu, pourrait-elle supporter une telle affliction !

Mais que dis-je ? ai-je oublié la confiance que nous devons avoir en vous ? ai-je oublié la grandeur de votre bonté et de votre miséricorde ? ai-je oublié que vous êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs que vous avez rachetés si chèrement, que vous avez payé tous nos faux plaisirs par les plus cruels tourments et les coups de fouets dont vous avez été déchiré ?

Vous avez souffert que vos yeux sacrés aient été couverts d'un voile pour ôter le voile de mon cœur, et que votre tête adorable ait été couronnée d'épines pour me guérir de la vanité de mes pensées. O mon Seigneur, mon Seigneur ! tout cela n'est qu'un surcroît d'affliction pour ceux qui vous aiment. La seule chose qui me console, c'est que plus mes fautes seront connues, plus votre miséricorde sera

louée dans l'Eternité. Enfin je ne sais pas si ma douleur ne durera pas autant que ma vie, et jusqu'à ce moment où, sortant de ce monde pour vous contempler dans votre gloire, je serai délivrée de tous les maux qui accompagnent cette vie mortelle.





QUATRIÈME EXCLAMATION

*Prière à Dieu, afin qu'il nous fasse regagner
le temps que nous n'avons pas employé à
l'aimer et à le servir.*

MON Dieu! il me semble que mon
âme se délasse et se repose en con-
sidérant quelle sera sa joie si, par
votre miséricorde, elle a le bon-
heur de vous posséder un jour.

Mais je voudrais qu'auparavant elle vous
servît, puisque c'est en la servant que vous
lui avez acquis le bonheur qu'elle espère. Que
ferai-je, mon Dieu! que ferai-je? O que j'ai
attendu tard à m'enflammer du désir de vous
aimer; et que vous vous êtes hâté, au contraire,

à me favoriser de vos grâces, et à m'appeler à vous afin que je m'employasse tout entière à votre service ! O mon Seigneur ! abandonnez-vous un misérable ? Rejetterez-vous un pauvre mendiant qui vient se donner à vous ? Votre grandeur est-elle limitée ? Votre magnificence a-t-elle des bornes ?

O mon Dieu et ma miséricorde ! comment pourriez-vous mieux faire éclater ce que vous êtes, qu'en faisant grâce à votre servante ? Grand Dieu ! signalez votre toute-puissance ! faites-la comprendre à mon âme en lui faisant regagner en un moment, par l'ardeur de son amour, tout le temps qu'elle a perdu en manquant de vous aimer. Ne semble-t-il pas que je me trompe puisqu'on dit que le temps perdu ne peut se recouvrer ? Mon Dieu, que toutes vos créatures vous bénissent.


Seigneur, je reconnais la grandeur de votre puissance ; si vous pouvez tout, comme vous

le pouvez en effet, qu'y a-t-il d'impossible à celui qui peut tout? Il suffit, Seigneur, que vous le vouliez. Plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je vois que vous en pouvez faire encore de plus grandes, plus je sens ma foi se fortifier, et plus je crois encore, avec plus de certitude, que vous ferez ce que je vous demande. Qui pourrait s'étonner de voir faire des choses extraordinaires à celui qui peut tout! Vous savez, mon Dieu, que dans ma plus grande misère je n'ai jamais cessé de reconnaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde; daignez, Seigneur, me tenir compte de ce que je ne vous ai pas offensé en ce point. Redoublez vos faveurs dans le temps présent et à l'avenir afin que le temps perdu soit réparé, afin qu'au dernier jour je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale; car vous le pouvez si vous le voulez.



CINQUIÈME EXCLAMATION

Plainte de Marthe.

EIGNEUR, mon Dieu ! comment celle qui vous a si mal servi, et qui n'a pas su conserver ce que vous lui aviez donné, peut-elle avoir la hardiesse de vous demander des faveurs ! Quelle confiance pouvez-vous accorder à celle qui vous a trahi tant de fois ? Mais que ferai-je, ô consolateur de ceux qui sont sans consolation, et vrai médecin de ceux qui cherchent leur remède en vous ? Ne me serait-il pas plus avantageux de couvrir du silence mes misères et mes maux en attendant qu'il vous plaise de les guérir. Mais, je me trompe, ô mon Sau-

veur et ma joie! Car, sachant qu'ils devaient être si nombreux, et sachant aussi le soulagement que nous trouverions à vous les faire connaître, vous nous ordonnez de vous demander du secours, et en même temps vous nous promettez de nous l'accorder.

Je pense quelquefois, ô mon Dieu! à la plainte que vous faisait sainte Marthe. Il me semble qu'elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais que son plus grand chagrin était sans doute de croire que vous ne la plaigniez point dans son travail, et que vous ne teniez pas à l'avoir près de vous. Elle s'imaginait peut-être que vous ne l'aimiez pas autant que sa sœur; ce qui lui donnait beaucoup plus de peine que le service qu'elle vous rendait; car son amour pour vous faisait qu'en vous servant, sa peine se changeait en plaisir. Cette disposition de son esprit paraît encore plus clairement en ce que, sans dire une seule

parole à sa sœur, toute sa plainte s'adresse à vous. La violence de son amour lui donne même la hardiesse de vous reprocher de ne pas vous apercevoir que sa sœur ne l'aidait point à vous servir. Votre réponse, mon Seigneur, témoigne que cette plainte venait en effet de cette cause puisque vous lui déclarez que l'amour est ce qui donne le prix à tout, et que cette *unique chose nécessaire* dont vous lui parlez, est d'en avoir un si grand pour vous, que rien ne soit capable de nous en détourner.

Mais, mon Dieu! comment notre amour pourra-t-il s'approcher de celui que vous méritez, surtout si vous l'unissez à celui que vous nous portez. Me plaindrai-je avec cette grande sainte? Hélas, Seigneur! je n'en ai point de sujet, puisque les témoignages que vous m'avez donnés de votre amour ont toujours surpassé de beaucoup mes désirs et mes demandes. Si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est

seulement de la trop grande bonté que vous avez eue de me souffrir avec tant de patience. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que moi? Je vous demanderai, ô mon Dieu! avec saint Augustin, que vous me donniez de quoi vous donner, afin que je puisse vous payer quelque petite partie de cette grande dette dont je vous suis redevable. Je vous demanderai de vous souvenir que je suis votre créature, et de me faire la grâce de connaître mon créateur afin que je l'aime.





SIXIÈME EXCLAMATION

*Combien cette vie est pénible à l'âme qui
désire ardemment posséder Dieu.*



souverain créateur! mon Dieu et
mes délices, jusqu'à quand vivrai-
je ainsi dans l'attente de vous voir
un jour.

Quel remède donnez-vous à celle qui n'en
trouve point sur la terre, et qui ne peut pren-
dre aucun repos qu'en vous seul?

O vie longue, vie pénible, vie qui n'est point
une vie! O solitude profonde! ô mal sans
remède! Jusqu'à quand Seigneur, jusqu'à
quand? Que ferai-je, ô mon Dieu! que ferai-
je? Désirerai-je de ne pas vous désirer?

O mon Dieu et mon créateur ! vous nous blessez par les traits de votre amour, et ne nous guérissez point : vous faites des plaies d'autant plus sensibles qu'elles sont plus intérieures et plus cachées, vous donnez la mort sans ôter la vie. Enfin, mon Seigneur, vous faites tout ce que vous voulez parce que vous êtes tout-puissant. Comment un ver de terre aussi misérable que moi peut-il soutenir des choses si contraires ? Mais qu'il soit ainsi, mon Dieu ! puisque vous le voulez, et que je ne veux que ce que vous voulez. Hélas ! Seigneur, l'excès de ma douleur me force à me plaindre et à dire qu'elle est sans remède, si vous n'en êtes vous-même le remède. Mon âme est dans une prison trop pénible pour ne pas désirer sa liberté. Mais en même temps, elle ne voudrait pas, pour obtenir ce qu'elle désire, s'éloigner d'un seul point de ce que vous avez ordonné d'elle. Ordonnez donc, mon Dieu, s'il vous plaît, ou que sa peine

croisse en vous aimant davantage sur la terre, ou qu'elle cesse entièrement en jouissant de vous dans le ciel.

O mort, ô mort ! je ne sais qui te peut craindre puisque c'est en toi que nous devons trouver la vie. Mais comment ne te craindra pas celui qui aura employé une partie de sa vie sans aimer son Dieu ? Ce malheur était le mien ; que désiré-je, que demandé-je, lorsque je demande de mourir ? N'est-ce point qu'on me fasse souffrir pour mes péchés la peine que j'ai si justement méritée ? Ne le permettez pas, mon Sauveur, puisque ma rançon vous a tant coûté. O mon âme ! abandonne-toi à la volonté de ton Dieu.

C'est ce qui te convient le mieux. Sers ton Seigneur, et espère de sa grâce le soulagement de ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue, en quelque sorte, digne d'obtenir le pardon de tes péchés. Ne désire point jouir sans avoir


souffert. Mais, mon Seigneur et mon véritable Roi! je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si la grandeur de votre miséricorde ne m'assiste. Avec cela je pourrai tout.





SEPTIÈME EXCLAMATION

De l'excessive bonté de Dieu.

mon espérance unique, mon Père, mon Créateur, mon vrai Seigneur et mon frère ! quand je pense que vous avez dit : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*, mon âme est comblée d'une extrême joie. Que ces paroles sont puissantes, ô Seigneur du ciel et de la terre ! qu'elles sont puissantes pour empêcher les plus grands pécheurs de perdre l'espérance de leur salut ! Se peut-il, ô mon Dieu ! que vous n'ayez point d'autres créatures en qui vous puissiez prendre vos délices, et que vous soyez réduit à chercher un ver de terre tel que

moi? Lorsque Jésus-Christ votre fils fut baptisé, vous fîtes entendre une voix du ciel qui déclarait que *vous preniez en lui vos complaisances*. Hélas! Seigneur, sommes-nous donc égaux à lui pour que vous vous plaisiez en nous comme en lui? O miséricorde incompréhensible! ô faveur infiniment élevée au-dessus de nos mérites! Comment, misérables que nous sommes, oublions-nous ces grâces! O mon Dieu! O vous qui savez tout, souvenez-vous de notre extrême misère, et jetez des regards de compassion sur notre lâcheté et notre faiblesse.

Et toi, mon âme, considère avec combien d'amour et de joie le père éternel connaît son fils, et le fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux sans qu'il puisse jamais arriver de diminution à cet amour et à cette reconnaissance parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces

trois souveraines personnes se connaissent et s'aiment mutuellement, et trouvent l'une dans l'autre leurs délices ineffables et incompréhensibles. Quel besoin avez-vous donc, ô mon Dieu, de mon amour? Pourquoi le désirez-vous, et quel avantage vous en revient-il? Soyez à jamais béni, Seigneur, pour une si grande miséricorde, soyez béni aux siècles des siècles; que toutes choses vous louent, et qu'elles vous louent éternellement comme vous subsistez éternellement.

O mon âme, réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite, réjouis-toi de ce qu'il se trouve quelqu'un qui connaît sa bonté et son excellence; réjouis-toi et rends-lui grâce de ce qu'il nous a donné ici-bas son propre fils, afin qu'il y eût quelqu'un dont il fût connu aussi parfaitement sur la terre qu'il l'est dans le ciel. Sous l'appui de cette protection approche-toi de lui,

ô mon âme, et prie-le que, puisqu'il se plaît avec toi, il fasse que rien dans le monde ne soit capable de te priver de la joie de penser à sa grandeur, et de considérer combien il mérite d'être aimé et d'être loué. Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu puisses contribuer à la gloire de son saint nom, et dire avec vérité ces paroles du cantique de la Vierge :
Mon âme glorifie et loue le Seigneur.





HUITIÈME EXCLAMATION

Prière pour les pécheurs.

SEIGNEUR mon Dieu! vos paroles sont des paroles de vie où les hommes trouveraient l'accomplissement de leurs souhaits s'ils y cherchaient ce qu'ils désirent; mais, Seigneur, faut-il s'étonner que dans la folie et la langueur où nous réduisent nos coupables actions nous oublions vos saintes paroles? O Dieu Créateur de l'univers, grand Dieu? Qu'est-ce que tout ce que vous avez créé en comparaison de ce que vous auriez pu créer? Vous êtes tout-puissant et vos œuvres sont incompréhensibles.

Faites donc, mon Dieu, que vos paroles ne s'effacent jamais de ma mémoire. Vous avez dit : *Venez à moi vous tous qui êtes accablés de travail et de peine, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous de plus, ô mon Dieu ! que demandons-nous et que cherchons-nous ? Pourquoi se perdent tous ceux qui se perdent dans le monde, sinon pour rechercher hors de vous leur soulagement et leur repos ?

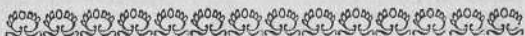
O mon Dieu ! faites-moi miséricorde. Quelle misère, Seigneur, quel aveuglement de chercher ainsi le repos où il est impossible de le trouver ! O mon Créateur, ayez compassion de toutes vos créatures ! N'oubliez pas que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, que nous ne savons ce que nous voulons, et que nous nous égarons bien loin de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu ! elle nous est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né. Lui qui ne pouvait pas voir, du moins le dé-

sirait ; tandis que nous, nous sommes aveugles et nous voulons l'être. Quel mal fut jamais si incurable ? C'est ici, mon Dieu, que vous devez montrer votre souveraine puissance ; c'est ici que vous devez faire paraître votre infinie miséricorde.

Dieu de mon cœur ! Seul Dieu véritable ! Qu'elle est grande la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à votre divine porte, et de guérir non-seulement ceux qui prennent plaisir d'être malades, mais qui travaillent même à entretenir et à augmenter leurs maladies ? Vous dites, mon Dieu, *que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs*. Les voilà, Seigneur, les véritables pécheurs. Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement, considérez seulement les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut. Faites éclater votre clé-

mence dans les ténèbres si épaisses où notre malice nous a plongés; regardez-nous, Seigneur, comme l'ouvrage de vos mains; sauvez-nous par votre bonté et par votre miséricorde.





NEUVIÈME EXCLAMATION

*Prière, afin que Dieu délivre de leurs maux
ceux qui, ne les sentant pas, ne demandent
pas d'en être délivrés.*

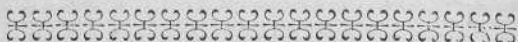
DIEU de mon âme et qui avez tant de compassion et d'amour pour elle, vous avez dit : *Venez à moi vous tous qui êtes altérés et je vous donnerai à boire.* Comment ceux qui sont consumés du désir des choses de la terre, ne souffriraient-ils pas une étrange altération? Et de quelle abondance de l'eau céleste n'ont-ils pas besoin pour n'être pas entièrement consumés? Vous la leur avez promise, Seigneur, et vos paroles sont inviolables ; aussi dans votre bonté

vous ne la leur refuserez pas. Mais s'ils sont accoutumés depuis longtemps à vivre dans ce feu ; si, bien loin d'en ressentir la violence, ils semblent se nourrir de son ardeur ; s'ils sont dans une telle démente qu'ils ne s'aperçoivent même pas de leur misère, quel remède peuvent-ils espérer, mon Dieu ! Vous êtes cependant venu au monde pour guérir de si grands maux. Commencez donc, Seigneur, commencez, c'est par la guérison de ces grands maux qu'éclatera la grandeur de votre miséricorde !

Voyez, Seigneur, les progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes. Puisqu'ils ont le malheur de ne pas vouloir aller à vous, venez vous-même à eux, mon Dieu, je vous le demande en leur nom, assurée que ces morts ressusciteront dès qu'ils commenceront à rentrer en eux-mêmes, à connaître leur misère, et à goûter la douceur de votre grâce. O vie, source

de toute vie, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à tous ceux qui la désirent? Je la désire, mon Sauveur, je la demande, et je viens à vous pour la recevoir de vous. Ne me la refusez pas, mon Dieu, puisque vous savez l'extrême besoin que j'en ai; elle est seule le véritable remède pour guérir l'âme que votre amour a blessée.

O mon Seigneur, que de sujets de craindre en cette vie, et combien il s'y trouve des feux différents! Les uns corrompent l'âme et la réduisent comme en cendre, et les autres la purifient pour la rendre capable de vivre et de vous posséder éternellement. O vives sources des plaies de mon Dieu, vous coulerez toujours avec une riche abondance pour nous soutenir par l'effusion de votre grâce, et ceux qui se nourriront de votre eau divine marcheront sans crainte parmi les troubles et les dangers de cette malheureuse vie.



DIXIÈME EXCLAMATION

*Du petit nombre des vrais serviteurs
de Dieu.*

DIEU de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser, et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner! Seigneur, d'où peut nous venir une si folle audace? Est-ce parce que nous connaissons la grandeur de votre miséricorde, mais ne savons-nous pas aussi quelle est la grandeur de votre justice? *Les douleurs de la mort m'ont environné*, disait autrefois votre prophète en votre nom.

O combien le péché est terrible puisqu'il a pu causer tant de douleur à un Dieu, et même

lui donner la mort ! Mais ces douleurs, ô mon Sauveur, vous environnent encore aujourd'hui. Où pouvez-vous aller sans les ressentir ? Où pouvez-vous aller sans que les hommes vous blessent et vous percent de toutes parts ?

O chrétiens, c'est maintenant qu'il faut combattre pour la défense de votre Roi ! C'est maintenant qu'il faut le suivre dans ce grand délaissement où il se trouve. Il ne lui reste qu'un très-petit nombre de sujets fidèles, et la grande multitude suit le parti de Lucifer.

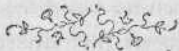
Ce qui est encore plus déplorable c'est que ceux qui veulent passer en public pour ses amis le haïssent en secret, de sorte qu'il ne trouve plus personne à qui il puisse se confier. O seul véritable ami, qu'il est ingrat celui qui vous trahit ! O véritables chrétiens, pleurez avec votre Dieu ; les larmes qu'il a répandues sur Lazare n'étaient pas seulement pour lui, il les versait aussi sur ceux qui, dans la suite des siè-

cles, ne voudraient pas ressusciter lorsqu'il leur crierait à haute voix de sortir du tombeau !

O mon souverain bonheur, combien vous étiez alors présents tous les péchés que j'ai commis contre vous ! Faites-les cesser, mon Dieu, faites-les cesser, et aussi ceux de tous les pécheurs. Que vos cris soient si puissants, Seigneur, qu'ils leur donnent la vie, quoiqu'ils ne vous la demandent point. Que votre voix les fasse sortir de l'abîme de leurs coupables plaisirs. Lazare ne vous pria point de le ressusciter, vous fîtes ce miracle en faveur d'une femme pécheresse. En voici une, Seigneur, qui l'est encore davantage. Faites-donc éclater, mon Dieu, la grandeur de votre miséricorde. Je vous la demande, malgré ma misère, pour ceux qui ne veulent pas vous la demander. Vous savez, ô mon Roi, que ce qui m'afflige, c'est leur oubli des tourments épou-

vantables qu'ils souffriront pendant l'éternité s'ils ne reviennent à vous.


O vous tous qui êtes habitués à ne faire que vos volontés et à vivre dans les plaisirs et les délices, ayez pitié de vous-mêmes. Songez qu'un jour viendra où vous serez pour jamais soumis à la tyrannie des puissances infernales. Songez que ce même Juge qui maintenant vous prie de vous convertir, alors vous condamnera ! et que vous n'avez pas un moment de vie assuré. Quoi, vous ne voulez donc pas vivre éternellement ? O dureté du cœur des hommes ! Que votre bonté sans bornes amollisse, ô mon Dieu, ces cœurs de pierre.





ONZIÈME EXCLAMATION

Image de l'état d'une âme qui se voit au moment de la mort condamnée à des tourments éternels.

ON Dieu , mon Dieu ! faites-moi miséricorde. Quelle est ma douleur lorsque je considère l'état d'une âme qui toujours estimée, toujours aimée, toujours servie, toujours respectée, toujours fêtée, se verra, au moment où elle sortira de cette vie, perdue pour jamais, et comprendra clairement que son malheur n'aura pas de fin ! En vain détournera-t-elle son esprit des vérités de la foi comme elle le faisait ici-bas. Elle se verra séparée

et comme arrachée à ses plaisirs qu'elle avait à peine commencé à goûter, parce qu'en effet tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle et une vapeur. Elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse, si cruelle avec laquelle elle doit souffrir éternellement. Elle se verra plongée dans un lac infect et rempli de serpents furieux. Enfin elle sera abîmée dans cette horrible obscurité où, à la lumière d'une flamme ténébreuse, elle ne verra que ce qui peut entretenir pour jamais ses peines et ses tourments.

O que ces paroles sont peu de choses en comparaison de la réalité! O Seigneur, qui a donc mis un voile si épais sur les yeux de cette âme qu'elle n'ait rien vu de cet affreux état avant d'y être réduite? Qui a tellement fermé ses oreilles qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui a dit mille et mille fois sur la grandeur et l'éternité de ses tourments? O vie

éternellement malheureuse! O supplices sans fin et sans relâche! Est-il possible qu'ils ne vous redoutent pas ceux qui craignent tellement la moindre gêne qu'ils ne peuvent passer seulement une nuit dans un lit un peu dur.

O Seigneur, que je regrette le temps où je n'ai pas compris ces vérités! Mais, ô mon Dieu, puisque vous savez la peine que je souffre à la vue de ceux qui ne veulent pas les entendre, éclairez de votre lumière, je vous en conjure, quelque âme capable d'en éclairer un grand nombre. Je ne demande pas, Seigneur, que vous le fassiez pour l'amour de moi, car j'en suis indigne; mais je vous le demande par les mérites de votre fils. Jetez, ô mon Dieu, les yeux sur ses plaies, et, puisqu'il a pardonné à ceux qui les lui ont faites, pardonnez-nous aussi les péchés que nous avons commis contre vous.





DOUZIÈME ÉCLAMATION

Lâcheté des hommes au service de Dieu.



ON Dieu et mon véritable scutien !
Comment étant si lâche en toutes choses n'avons-nous de hardiessé que pour vous attaquer et pour vous combattre ? C'est à ce coupable emploi que les enfants des hommes consacrent aujourd'hui toutes leurs forces et tout leur courage. Tous les hommes réunis ensemble devraient-ils oser prendre les armes contre leur créateur et faire cette guerre continuelle à celui qui peut, en un moment, les précipiter dans les abîmes ? Quel est donc leur aveuglement ? Mais aveugles comme ils le sont, semblables à des fous,

ils cherchent et rencontrent la mort, là où ils prétendent trouver la vie.

Que faire, ô mon Dieu, pour ces insensés et quel remède est capable de les guérir ? On dit que la folie donne des forces à ceux qui en sont atteints, quoiqu'ils fussent faibles par eux-mêmes. Il en est ainsi de ceux qui se séparent de vous, ô mon Dieu ! sans force et sans courage pour le bien, ils n'en ont que pour combattre, en vous combattant, celui qui les a comblés de bienfaits.

O sagesse incompréhensible ! il faut tout l'amour que vous portez à vos créatures pour souffrir une telle folie, pour attendre notre retour à la raison et nous y ramener vous-même par tant de moyens et de remèdes divers. Je m'étonne de voir les hommes à la fois si lâches et si hardis ; s'il s'agit de fuir un péril qui conduirait leur âme à sa perte éternelle, ils s'imaginent qu'il ne le pourraient pas, même s'ils

le voulaient, et ils ont en même temps l'audace d'attaquer votre puissante et redoutable majesté!

Qui donc leur donne cette force coupable, ô mon Dieu? Est-ce le chef qu'ils suivent dans cette guerre? Mais n'est-il pas votre esclave et ne brûle-t-il pas dans les flammes éternelles? Comment peut-il donc se révolter contre vous? Comment celui qui a été vaincu, peut-il donner aux autres du courage pour tenter de vous vaincre? Comment peuvent-ils se résoudre à suivre celui qui a été dépouillé de toutes les richesses du ciel? Que peut donner celui qui a tout perdu, et à qui il ne reste qu'une affreuse misère?

D'où vient donc, mon Dieu, que nous sommes si forts contre vous et si lâches contre le démon? Quand même, ô mon roi, vous ne donneriez pas de faveurs à vos serviteurs, quand même nous devrions quelque chose au prince

des ténèbres, quelle folie ne serait-ce pas encore de nous attacher à lui ! Les biens que vous nous promettez pour l'éternité sont réels et sans mélange. Les plaisirs qu'il nous offre, faux et passagers, nous conduisent à l'abîme. Quelle liaison coupable pouvons-nous donc avoir avec celui qui vous a trahi !

O mon Dieu, quel étrange aveuglement ! O mon Roi, quelle horrible ingratitude ! O mon Seigneur, quelle épouvantable folie ! Nous employons pour le service du démon les biens que nous tenons de votre bonté. Nous payons l'excès de votre amour pour nous en aimant celui qui vous hait d'une haine éternelle.

Le sang que vous avez répandu pour nous, la flagellation que vous avez subie, les douleurs et les tourments que vous avez soufferts pour nous ne devraient-ils pas nous attacher à votre service ? Hélas ! tandis que nous devrions venger l'honneur de votre Père outragé en vous

(puisque vous, Seigneur, vous ne voulez pas de vengeance et que vous avez tout pardonné), nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui vous ont ainsi traité. Puisque nous marchons sous les enseignes de leur infernal capitaine, il faudra vivre éternellement avec eux dans sa compagnie, à moins, Seigneur, que votre miséricorde ne nous fasse rentrer en nous-mêmes et ne nous pardonne le passé!

O mortels, rentrez en vous-mêmes, arrêtez vos yeux sur votre Roi pendant qu'il est encore doux et compatissant. Cessez de commettre tant de crimes. Tournez toutes vos forces contre l'ennemi qui veut vous ravir les biens et les avantages de votre divine renaissance.

Rentrez, rentrez en vous-mêmes, ouvrez les yeux, et demandez avec des cris et des larmes la lumière véritable à celui qui est venu la donner au monde.

Voyez, au nom de Dieu, où vous conduit

vosre guerre impie; vous vous servez de toutes vos forces pour faire mourir de nouveau celui qui est mort pour vous sur la Croix, tandis que c'est Lui qui vous défend de vos ennemis. Si tout cela ne suffit pas, rappelez-vous que vos vains efforts ne peuvent rien contre sa puissance, et que, tôt ou tard, il vous faudra expier dans un feu éternel votre mépris et votre audace.

Est-ce parce que vous voyez cette majesté suprême liée et attachée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si hardis à l'offenser?

Qu'ont fait de plus ceux qui lui ont donné la mort, sinon de l'accabler de coups et de le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne? O mon Dieu, que vous avez souffert pour ceux qui sont si peu touchés de vos souffrances!

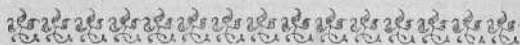
Un jour viendra, Seigneur, où votre justice

éclatera et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde.

Méditons ces vérités, chrétiens, et nous comprendrons que notre reconnaissance doit être infinie, puisque les richesses dont la bonté de Dieu nous comble sont inconcevables.

Si sa justice n'est pas moins grande que sa clémence, que deviendront ceux qui en auront mérité les sévères jugements?





TREIZIÈME EXCLAMATION

Du bonheur des saints dans le ciel.

AMES saintes, qui jouissez déjà dans le ciel d'une félicité parfaite sans aucune crainte de la perdre, qui louez Dieu sans cesse, que votre condition est heureuse! O que vous avez raison de ne jamais interrompre vos louanges et vos actions de grâce, et combien j'envie votre bonheur! Vous êtes libres et affranchies de la douleur que je ressens à la vue de la multitude des offenses qui se commettent contre mon Dieu, de l'ingratitude des hommes, de leur indifférence pour la perte de ce grand

nombre d'âmes que Satan entraîne dans l'abîme.

O âmes bienheureuses et célestes qui jouissez des délices du paradis, ayez compassion de notre misère. Intercédez pour nous auprès de Dieu, afin qu'il nous donne quelque part à votre bonheur; qu'il répande dans nos esprits cette vive lumière dont vous êtes toutes remplies. Demandez-lui enfin qu'il nous donne quelque intelligence des récompenses inconcevables qu'il a préparées pour ceux qui, pendant le court sommeil de cette vie, combattent courageusement pour sa sainte cause.

O âmes toutes brûlantes d'amour, obtenez-nous la grâce de comprendre quelle est la joie que vous éprouvez par la certitude que votre bonheur est éternel.

O mon Sauveur, quelle n'est pas notre misère! Nous savons ces vérités, nous les croyons, mais notre habitude de ne pas y arrêter notre

esprit fait qu'elles sont pour nous comme si nous ne les connaissions pas, et que nous ne voulions pas les connaître.

O esprits intéressés et passionnés pour vos plaisirs ! afin de jouir d'une misérable satisfaction parce que vous la voyez et qu'elle est présente, vous sacrifiez les joies éternelles qu'il ne fallait peut-être attendre qu'un seul jour, une heure ou un moment.

O mon Dieu, mon Dieu, que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps ! Et que vous avez agi différemment avec nous ! Vous nous avez confié d'incalculables richesses en nous donnant votre propre fils. En nous donnant les trente-trois ans de sa vie mortelle passée dans les travaux et les souffrances. En nous donnant sa mort cruelle et sanglante. Ces biens précieux vous nous les avez donnés longtemps avant notre naissance, sans en être détourné

par la prévision de notre infidélité à conserver ce divin trésor de votre divin amour. Vous avez voulu, ô tendre Père, nous donner ainsi le moyen de nous enrichir pour l'éternité.


O vous, âmes bienheureuses qui avez employé ces talents à acquérir un héritage d'éternelles délices, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple. Aidez-nous de votre assistance, et, puisque vous êtes si près de la fontaine céleste, veuillez y puiser de l'eau pour nous qui mourons de soif sur la terre.





QUATORZIÈME EXCLAMATION

Combien le regard de Jésus-Christ au jugement dernier sera doux pour les bons et terrible pour les méchants.

mon Seigneur et mon véritable Dieu, celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Que cette vérité est grande et quel est le malheur de ceux qui refusent de vous connaître. L'heure de la mort est une heure redoutable; mais qu'il sera plus terrible le jour qui verra exécuter le dernier arrêt que doit prononcer votre justice!

O Jésus, mon Sauveur et tout mon bien, j'ai souvent pensé à la douceur et à la joie que votre regard porte dans les âmes de ceux

qui vous aiment et que vous daignez voir d'un œil favorable. Il me semble qu'un seul de vos regards leur donne assez de consolation pour les récompenser de plusieurs années passées à votre service.

O qu'il est difficile de faire comprendre ceci à ceux qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux ! O chrétiens ! vous êtes devenus les frères de votre Sauveur et de votre Dieu !

Regardez-le et ne le méprisez pas ! sachez qu'en ce jour de sa majesté et de sa gloire, autant son regard sera doux et favorable pour ses serviteurs et ses amis, autant il sera terrible et plein de rigueur pour ses persécuteurs et ses ennemis. Oh ! nous ne comprenons donc pas que le péché est une guerre que nous faisons à Dieu, un combat de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme conspirant comme à l'envi pour trahir leur créateur et leur roi !

Vous savez, mon Seigneur, que je redoute plus de voir votre divin visage animé de colère contre moi au jour du jugement, que je ne crains les supplices et les horreurs de l'enfer. Vous savez que je vous ai toujours prié comme je vous prie encore, mon Dieu, de me préserver par votre miséricorde d'un si affreux malheur. Que peut-il m'arriver qui en approche? J'accepte, mon Dieu, tous les maux de la terre pourvu que vous m'épargniez une telle affliction. Faites que je ne cesse jamais, mon Sauveur, de jouir de la vue de votre souveraine beauté.

Votre père vous a donné à nous, ne souffrez pas, ô mon cher maître, que je perde un trésor si précieux. Je confesse, ô père éternel, que je l'ai très-mal conservé. Mais cette faute n'est pas sans remède, tant que nous sommes dans cet exil.

O mes frères, mes frères, qui êtes comme

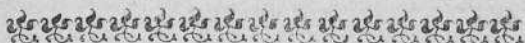
moi les enfants de Dieu, efforçons-nous, mais de tout notre pouvoir, de réparer nos fautes passées; vous savez que Dieu a dit que devant notre repentir il oublierait toutes nos offenses. O bonté sans mesure, que désirons-nous de plus? Osons-nous même tant demander sans quelque confusion? Mais c'est à nous maintenant de recevoir ce que son extrême bonté veut nous donner. Il ne désire de nous que notre amour; pouvons-nous le refuser à celui qui n'a pas refusé de répandre tout son sang pour nous et de nous donner sa propre vie?

Il ne nous demande rien que pour notre avantage.

Mais quelle est notre dureté, notre aveuglement, notre folie! La perte d'une aiguille nous fait de la peine, un chasseur se désole de perdre un oiseau dont il ne tire d'autre avantage que de le voir voler? et nous ne som-

mes point touchés de regret de perdre cet aigle royal, de perdre la majesté de Dieu même et ce royaume dont la possession et le bonheur dureront éternellement. Je ne comprends pas un tel aveuglement; guérissez-nous, Seigneur, de cette insigne folie.





QUINZIÈME EXCLAMATION

*Consolation de l'âme au milieu des peines
de son exil.*

HÉLAS, hélas! ô mon Dieu, que le temps de cet exil est long et que j'y souffre par le désir que j'éprouve de vous voir! Seigneur, que peut faire une âme captive dans la prison de ce corps? O Jésus, mon Sauveur, qu'elle est longue la vie de l'homme, que l'on dit cependant si courte! Elle est courte en effet puisqu'elle peut nous faire gagner une vie éternelle, mais elle est bien longue pour l'âme qui désire jouir de la présence de Dieu. Quel soulagement, mon Sauveur, donnez-vous à mes souf-

frances? Le seul remède est de les endurer par amour pour vous. O bienheureuse souffrance, seule consolation de ceux qui aiment mon Dieu, ne fuis pas l'âme qui te cherche. Elle ne peut espérer que par toi l'augmentation et l'adoucissement tout à la fois de ce tourment du divin amour.

Tout mon désir, Seigneur, est de vous plaire et je sens que je ne trouverai aucune satisfaction parmi les hommes.

Si cela est ainsi, comme je le crois, vous ne blâmez pas sans doute ce désir. Mais, s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelques services, j'accepte de bon cœur tous les travaux qu'on peut souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand ami saint Martin. Hélas! mon Sauveur, que suis-je et qu'était-il? Il avait des œuvres et moi, je n'ai que des paroles. C'est là tout ce que je puis. Prenez, Seigneur, mes désirs à la place

des mérites qui me manquent. Faites, Seigneur, que nous méritions tous de vous aimer.

Puisqu'il nous faut encore vivre ici-bas, faites, mon Dieu, que nous n'y vivions que pour vous seul, sans autres intérêts et autres désirs. Que pouvons-nous souhaiter de plus que de vous plaire?

O mon Dieu et ma consolation, que ferai-je pour vous être agréable, quels services puis-je vous rendre qui ne soient misérables? Pourquoi demeurer davantage dans ce triste exil, si ce n'est pour accomplir la volonté de mon Seigneur? Et que pourrais-je souhaiter qui me fût plus avantageux? Attends donc, ô mon âme, veille avec patience. Tu ne sais ni le jour, ni l'heure, garde-toi bien de t'endormir. Veille avec soin, parce que tout passe bien vite sur la terre, quoique ton désir te fasse paraître douteux ce qui est assuré, et long ce qui dure si peu. Plus tu combattras pour ton Dieu,

plus tu témoigneras ton amour pour lui, et plus tu jouiras un jour de ce Seigneur, que tu aimes, avec une joie et des délices qui dureront éternellement.





SEIZIÈME EXCLAMATION

*Soulagemens que Dieu donne aux âmes
qu'il a blessées de son amour.*

O mon Dieu et mon Seigneur, la pensée que vous êtes présent partout est une grande consolation pour une âme qui souffre d'être loin de vous. Mais, quand son amour devient plus ardent, et que cette peine la presse avec plus de violence, à quoi lui sert une pareille pensée ?

L'esprit troublé, la raison obscurcie ne peuvent comprendre cette vérité. Elle n'est alors possédée que d'une pensée, c'est qu'elle est séparée de vous, et elle ne trouve rien qui adoucisse un si grand mal. Car le cœur qui aime

beaucoup, ne reçoit ni conseil, ni consolation que de celui même qui l'a blessé de son amour; il sait que de lui seul il doit attendre le soulagement de sa peine. Vous, Seigneur, qui causez cette blessure, vous la guérissez quand vous voulez; mais autrement nous ne trouvons de joie qu'en souffrant, en considérant l'objet et la cause de nos souffrances.

O véritable amant de nos âmes! avec quelle bonté, quelle douceur, quelle complaisance, quelles caresses, quelles démonstrations d'amour guérissez-vous les blessures que vous avez faites avec les flèches de ce même amour? Est-il nécessaire que je parle ainsi? Comment en effet des remèdes humains pourraient-ils guérir ceux que le feu divin a rendus malades? qui peut connaître la profondeur de cette blessure, dire d'où elle vient, comment on peut soulager un tourment à la fois si cruel et si délicieux? Ce mal est trop précieux pour être

guéri par les remèdes inventés par les hommes.

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans les cantiques : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon bien-aimé*. Mon bien-aimé est à moi, dit-elle, parce qu'il n'est pas possible que cet amour mutuel entre Dieu et la créature commence par une chose aussi basse que mon amour. Mais si mon amour est si bas, d'où vient qu'il ne s'arrête pas à la créature, et comment peut-il s'élever jusqu'au créateur ? Pourquoi, ô mon Dieu, suis-je à mon bien-aimé comme il est à moi ? C'est vous, ô mon bien-aimé, qui commencez cette guerre toute d'amour. Votre abandon met les puissances de l'âme et les sens eux-mêmes dans une telle inquiétude, que, semblables à l'épouse des cantiques, elles vous cherchent par les rues et les places publiques, conjurant les filles de Jérusalem de leur apprendre des nouvelles de leur Dieu. Ce combat commencé, contre qui iront-

elles combattre, si ce n'est contre celui qui s'est rendu maître de la forteresse où elles demeureraient, c'est-à-dire, de la partie la plus élevée de l'âme? O Seigneur, si vous les en avez chassées, c'est pour leur donner le mérite de la reconquérir sur leur conquérant. Ou bien encore pour amener ces puissances de l'âme à avouer leur faiblesse par leur douleur d'être loin de vous, et, ne combattant plus avec leurs propres forces mais avec les vôtres, en s'avouant vaincues elles triomphent de leur vainqueur. O mon âme, tu as éprouvé cet admirable combat et tu sais s'il est véritable! Mon bien-aimé est donc à moi et je suis à mon bien-aimé.


Celui qui prétendrait éteindre ou séparer deux si grands feux travaillerait en vain, puisque ces deux feux n'en forment plus qu'un.





DIX-SEPTIÈME EXCLAMATION

*Notre ignorance de ce que nous devons
demander à Dieu.*

 mon Dieu, ô sagesse sans bornes et sans mesure, élevée au-dessus de tout ce que peuvent concevoir les hommes et les anges. O amour qui m'aimez plus que je ne saurais le comprendre et que je ne saurais m'aimer moi-même, pourquoi désiré-je autre chose que ce que vous voulez me donner? pourquoi me tourmenter à vous demander ce que je désire? Je ne sais pas moi-même ce qui m'est bon et je puis trouver ma perte dans ce que je crois être mon bonheur : tandis que vous savez, mon Dieu, où me conduiraient les pensées de mon esprit et les

souhaits de mon cœur. Si je vous demandais, par exemple, de me délivrer d'une peine dont le but serait de me mortifier, que vous demanderais-je, ô mon Dieu? Si au contraire je vous priais de m'envoyer cette peine, peut-être ma patience, encore faible, ne pourrait pas la supporter; et, si j'en sortais victorieuse, ne possédant pas l'humilité, je croirais avoir fait quelque chose tandis que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu.

Si je vous demandais de souffrir, je ne voudrais peut-être pas que ce fût dans ma réputation, la jugeant nécessaire à votre service; et il me semble que je ne serais point guidée par l'amour de mon propre honneur. Et cependant, ce qui, selon moi, pourrait diminuer l'estime qu'on me porte, l'augmenterait peut-être, ô mon Dieu, et me donnerait plus de moyens de vous servir, ce qui est en tout mon but unique.

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs choses pour me faire mieux comprendre, mais, comme je sais qu'elles sont connues de vous, pourquoi parlerais-je davantage ? Pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit ? C'est afin que, dans ces instants où je suis plus écrasée par le sentiment de ma misère et que ma raison en est comme couverte de ténèbres, je me cherche et me retrouve moi-même dans ce papier écrit de ma main. Souvent, en effet, je me vois, ô mon Dieu, si misérable, si faible, si lâche, que je ne sais plus ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâces et d'assistance pour pouvoir soutenir tous les orages et toutes les tempêtes du monde. Faites, ô mon Dieu, que je ne mette plus ma confiance en mes propres désirs, mais que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît. Ce qu'elle veut est tout ce que je veux, parce que tout mon bien est de vous contenter en

toutes choses, et je vois clairement que si vous m'accordiez tout ce que je désire, ce serait le moyen de me perdre.

O que la sagesse des hommes est aveugle, et que leur prévoyance est trompeuse ! Faites, Seigneur, que votre sagesse, qui ne peut se tromper, porte mon âme à vous servir à votre gré et non au sien. Ne me punissez pas en m'accordant l'objet de mes demandes ou de mes désirs, s'il n'est conforme au désir de votre divin amour qui doit être mon unique vie. Que je meure à moi-même et qu'un autre qui est plus grand que moi et qui m'aime mieux que je ne m'aime, vive en moi afin que je puisse le servir.

Qu'il vive et qu'il me donne la vie, qu'il règne, et que je sois son esclave ! C'est là, la seule liberté que je souhaite. Comment peut-on être libre sans être assujetti au Tout-Puissant ? Et quelle captivité plus malheureuse que la fausse

liberté d'une âme qui échappe aux mains de son créateur ?

Heureux, ô mon Dieu, ceux qui vous sont si fortement attachés par les chaînes de vos bienfaits et de vos miséricordes, qu'il n'est pas en leur pouvoir de les rompre! « *L'amour est fort comme la mort, il est dur comme l'enfer.* » O heureux celui qui, frappant lui-même mortellement l'homme de péché qui est en lui, se précipiterait dans ce divin enfer de l'amour de Dieu d'où il n'espérerait plus, ou plutôt d'où il ne craindrait plus de pouvoir sortir ! Mais, hélas ! Seigneur, tant que durera cette vie mortelle nous pouvons toujours perdre le bonheur éternel.

O vie, ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te finir ! Je te souffre, parce que mon Dieu te souffre ; j'ai soin de toi parce que tu es à lui ; mais ne me trahis pas, et ne me sois pas ingrate. Hélas, mon Seigneur, que

mon exil est long ! Il est vrai que la vie la plus longue est courte pour acquérir votre éternité ; mais un seul jour, une seule heure durent beaucoup à ceux qui craignent de vous offenser. O libre arbitre, véritable esclave de la liberté lorsque tu n'es pas attaché comme avec des clous par l'amour et la crainte de ton créateur. Hélas ! quand viendra l'heureux jour où tu t'abîmeras dans cette vie infinie de la souveraine vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher ni ne voudras l'avoir, parce que tu seras affranchi de toutes tes misères et heureusement réuni et comme naturalisé à la vie de ton Dieu, de ton Créateur, de ton Maître !

Dieu est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime et qu'il jouit de lui-même sans qu'il puisse faire autrement.

Il n'a point, il n'a pu avoir la liberté de s'oublier lui-même, ou de cesser de s'aimer ; et ce ne serait pas en lui une perfection, mais une

imperfection d'avoir cette liberté. Tu ne seras donc, ô mon âme, en repos, que lorsque tu seras parfaitement unie à ce souverain bien ; que tu connaîtras ce qu'il connaît. Alors ta volonté ne sera plus sujette à changer, elle sera immuable parce que la grâce de Dieu agissant puissamment en toi te fera participer à sa divine nature dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras plus oublier ce souverain bien, ni désirer pouvoir l'oublier, ni cesser de jouir de lui dans les transports de son éternel amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie ! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en ton Dieu ; je veux, sans différer, lui confesser mes péchés et publier ses miséricordes, pour composer, de l'un et de l'autre, un cantique mêlé de mille soupirs à la louange de mon Sauveur et de mon Dieu. Un jour viendra, je l'espère, où je lui en

chanterai un autre pour lui rendre grâce de la gloire qu'il m'aura donnée, sans que la pensée de mes fautes puisse troubler ma joie. Ce sera alors, ô mon âme, que tu veras cesser toutes tes craintes et tous tes soupirs ! Jusque-là ma force sera dans l'espérance et dans le silence, selon la parole du prophète. J'aime mieux, mon Dieu, vivre et mourir dans l'espérance de cette vie éternellement heureuse, que de posséder tous les biens de ce monde qui doivent finir. Ne m'abandonnez pas, mon Seigneur, puisque ma confiance est toute en vous ! Ne trompez pas mes espérances. Faites-moi toujours la grâce de vous servir ; et, après, disposez de moi comme il vous plaira.



GLOSE

OU

CANTIQUE DE SAINTE TÉRÈSE



G L O S A

o

CANTICO DE SANTA TERESA

DESPUES DE LA COMMUNION



TEXTO

*Vivo sin vivir en mí,
Y tan alta vida espero.
Que muero porque no muero.*



GLOSE
OU
CANTIQUE DE SAINTE TERESE

APRÈS LA COMMUNION



TEXTE

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir.
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,
Que, pour contenter mon envie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

(1) *Ancienne traduction de M. de la Monnoie*

GLOSA

*Aquesta divina union
Del amor con que yo vivo
Hace a Dios se mi cautivo,
Y libre mi corazón
Mas causa en mi tal pasion
Ver a Dios mi prisionero
Que muero porque no muero.*

*Ay ! qué larga es esta vida,
Qué duros estos distierros,
Esta carcel y estos hièrros
En que el alma esta metida!
Solo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero
Que muero porque no muero.*

*Ay ! qué vida tan amarga
Do no se goza el Señor !
Y si es dulce el amor,
No lo es la esperanza larga.
Quiteme Dios esta carga,
Mas pesado que de acero.
Que muero porque no muero.*

GLOSE

Dieu s'unissant à moi par un heureux mélange
Fait sentir à mon cœur un amour pur et vif.

Je suis libre, il est mon captif,
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi, mon Dieu, mon captif? Ah! le puis-je souffrir?
Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

O qu'il me reste encore une longue carrière;
Que cet exil est dur qui m'arrête en ces lieux?
Que le séjour est ennuyeux
Qui retient dans les fers mon âme prisonnière!
Attendant que la mort vienne me secourir.

Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La vie est à mon goût d'une amertume extrême;
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous?

Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas! n'est pas de même.
Ce faix rude et pesant m'empêche de courir.

Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

*Solo con la confianza
Viva de que he de morir
Porque muriendo el vivir.
Me asegura mi esperanza
Muerte, do el vivir se alcanza
No te tardes, que te espero;
Que muero porque no muero.]*

*Mira que el amor esfuerce
Vida, no me seas molesta;
Mira que solo to resta
Para ganarte perderte.
Venga y la dulce muerte
Venga el morir muy ligero;
Que muero porque no muero.*

*Aquella vida de arriba
Es la vida verdadera;
Hasta que esta vida muera
No se goza estando viva.
Muerte no me seas esquiva
Vivo muriendo primero;
Que muero porque no muero.*

Je fonde sur la mort toute mon espérance.
L'arrêt qui limite le compte de nos jours
 Sitôt qu'il en tranche le cours,
D'un meilleur avenir nous donne l'assurance.
Mort, dont le coup propice exempte de périr.
 Hâte-toi pour ma délivrance,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Fol amour des mortels, trop dangereuse vie,
Un autre amour plus noble et plus puissant que toi,
 Armé de courage et de foi,
Pour mieux me faire vivre à mourir me convie,
Ta perte est le salut où je dois recourir;
 Que ne m'es-tu bientôt ravie!
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La vie habite au ciel; heureux qui l'y peut suivre!
Faisons pour la trouver un généreux effort
 Ici la vie est une mort
Dont la mort cependant à la fin nous délivre.
Approche, douce mort, qu'on ne peut trop chérir,
 Dans l'ardeur de mourir pour vivre.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

*Vida, que puedo yo darle
A mi Dios que vive en mi?
Sino es perdete a ti,
Para mejor a él gozarle?
Quiero muriendo alcanzarle,
Pues a él solo es el que quiero;
Que muero porque no muero.*

*Estando ausente de ti,
Que vieda puedo tener,
Sino muerte padecer
La mayor que nunca vi
L'astima tengo de m
Por ser mi mal tan entero;
Que muero porque no muero.*

*El pez del agua sale
A un de ulivio no carece;
A quien la muerte padece
Al fin la muerte le vale,
Qué muerte habra que se iguale
A mi vivir lastimero?
Que muero porque no muero.*

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère;
 Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu
 Craindrai-je de te dire adieu ?
 Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère ?
 C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir !
 Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Absente de mon Dieu, je languis triste et sombre;
 Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?
 Ma vie est un affreux trépas ;
 Mon jour est une nuit, et ma lumière une ombre.
 La source de mes maux sans lui ne peut tarir ;
 Lasse d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Le poisson qui se meurt, sorti du sein de l'onde,
 Trouve au moins dans sa mort la fin de son tourment.
 Mourir est un contentement
 A qui traîne une vie en supplices féconde,
 Trop sûre que le temps ne sert qu'à les aigrir,
 Vive ensemble et morte en ce monde,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

*Cuando me empiezo a aliviar
Viendote en el sacramento
Me hace mas sentimiento
El no poderte gozar,
Todo es para mas penar,
Por no verte como quiero;
Que muero porque no muero*

*Cuando me gozo, Señor,
Con esperanza de verte,
Viendo que puedo perderte,
Se me dobla mi dolor,
Viviendo en tanto pavor
Y esperando como espero
Que muero porque no muero.*

*Sacame de aquesta muerte
Mi Dios, y dame la vida,
Na me tangas impedida
En este lazo tan fuerte,
Mira que muero por verte.
Y vivir sin ti no puedo;
Que muero porque no muero.*

En vain, pour soulager les transports de mon âme,
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels.

Invisible aux yeux des mortels,
Vous suspendez ma joie, et redoublez ma flamme.
Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir.
Viens donc, ô mort que je réclame.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède
A peine puis-je, hélas! un moment vous garder,
Qu'au plaisir de vous posséder.

La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir ;
Mourons, c'est l'unique remède.
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie.
Sans vous je ne puis vivre, et je meurs pour vous voir,
Ne retardez plus mon espoir,

Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie.
Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir,
Brûlant de m'y voir réunie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

*Y lloraré mi muerte ya
Y lamentaré mi vida,
En tanto que detenida
Por mis pecados esta
O mi Dios! cuando sera
Cuando yo diga de vero,
Que muero porque no muero.*



Mais je dois, Seigneur, pour apaiser votre ire,
De ma vivante mort prolonger les douleurs!

Je dois, les yeux baignés de pleurs,
Expier mes forfaits par un juste martyre,
Ah! quand si vivement pourrai-je m'attendrir

Qu'il soit enfin vrai de vous dire :
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.





TABLE



PRÉFACE.....	I
AVERTISSEMENT.....	XXIXI
I. — EXTRAIT DE LA VIE DE SAINTE TÉRÈSE.	
I. Pieuse enfance.....	3
II. Jeunesse entourée de dangers.....	10
III. Retour à la piété.....	18
IV. Vie religieuse.....	25
Comment sainte Térése prit l'habit reli- gieux.....	25
Grande maladie.....	28
Disposition de soumission et de piété....	36
Dévotion à saint Joseph.....	42

Nouvel état de tiédeur.....	45
Sainte Térése apprend à son père l'oraison.	50
Maladie et mort édifiante du père de sainte Térése.. .. .	55
Retour de sainte Térése à une vie fervente.	58
Combats entre l'amour de Dieu et l'amour du monde.....	59
Heureuse impression d'une image de Notre- Seigneur.....	60
Lectures des <i>Confessions</i> de saint Augustin.	62
Grâces et consolations spirituelles....	64
De la fausse humilité.....	66
Imitation des Saints.....	71
Imitation de Jésus-Christ.....	74
Union des âmes pieuses.....	75
Bonheur de connaître la vérité.....	76
Désir du ciel.....	77
Amour des Saints pour Jésus-Christ.....	79
Vie exemplaire d'un homme marié.....	80
Pensées sur Jésus-Christ.....	83
Sainteté de Pierre d'Alcantara.....	85
Sainte Térése reçoit une divine blessure...	89
Pensées sur l'amour de Dieu.....	91
Jugement du monde sur les personnes pieu-	

ses.....	93
Il n'est pas de si petits sacrifices qu'on ne puisse offrir à Dieu.....	94
Vue de l'enfer.....	98
Première pensée de réformation de l'ordre du Carmel.....	104
Difficultés et persécutions.....	105
Séjour de sainte Térèse chez une grande dame.....	114
Sainte Térèse achève la fondation du mo- nastère de saint Joseph.....	121

II. — DE LA PRIÈRE.

L'âme est la demeure de Dieu, et la prière est comme l'entrée de cette demeure.....	129
De la prière.....	138
Sainte Térèse indique quatre degrés d'orai- son.....	139
I. Oraison mentale.....	141
II. Oraison de recueillement.....	148
III. Oraison d'union.....	157
IV. Oraison de ravissement.....	160

Conseils pour la méditation.....	163
Comment on surmonte les difficultés que sem- ble présenter la méditation.....	168
Epreuves de la prière..	176
Nécessité de persévérer dans l'oraison.....	184
Les maladies ne sont point un empêchement à la prière.....	196
Union de la prière vocale et de la méditation...	198
Utilité de méditer sur les mystères de la vie de Jésus-Christ.....	203
Consolations de la prière.....	213
L'humilité obtient ce que la prière demande...	216
Excellence de l'oraison dominicale.....	227
Comment on peut facilement prier et méditer en récitant le <i>Pater</i>	229
Sur le recueillement...r.....	241
La contemplation est comme une source d'eau vive.....	248
En quoi consiste la perfection de l'oraison...	251
L'âme est comme transformée par son union avec Dieu.....	255
L'âme élevée au plus haut degré de l'amour de Dieu.....	261

III. — MÉDITATIONS SUR LE *PATER*

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

Le lundi. — Première demande.....	263
Le mardi. — Deuxième demande.....	277
Le mercredi. — Troisième demande.....	286
Le jeudi. — Quatrième demande.....	292
Le vendredi. — Cinquième demande.....	307
Le samedi. — Sixième demande.....	314
Le dimanche. — Septième demande.....	324

IV. — PRIÈRES POUR LA COMMUNION.

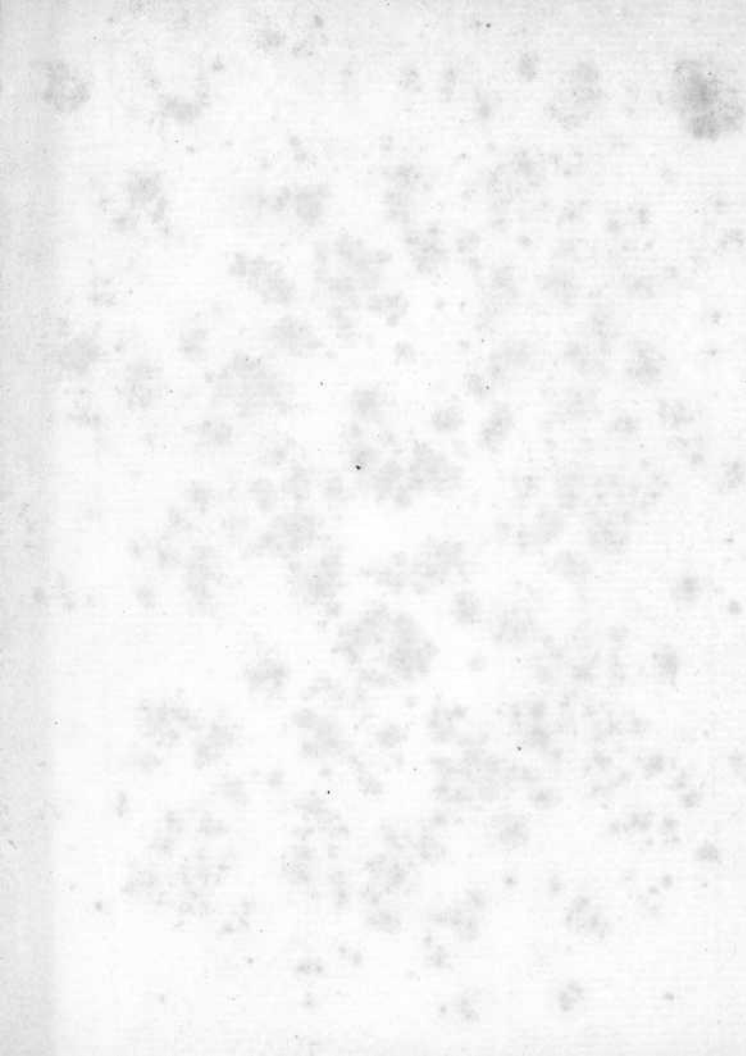
I. Pensées sur l'Eucharistie.....	335
Effets de la communion.....	338
Sur la présence réelle.....	345
Sur la communion spirituelle.....	348
II. Exclamations de l'âme à Dieu.....	350
1 ^{re} Exclamation.....	350
2. —	354
3. —	358

4° Exclamation	364
5. —	357
6. —	371
7. —	375
8. —	379
9. —	383
10. —	386
11. —	390
12. —	393
13. —	400
14. —	404
15. —	409
16. —	413
17. —	417
Glose ou Cantique de sainte Térése après la communion	426



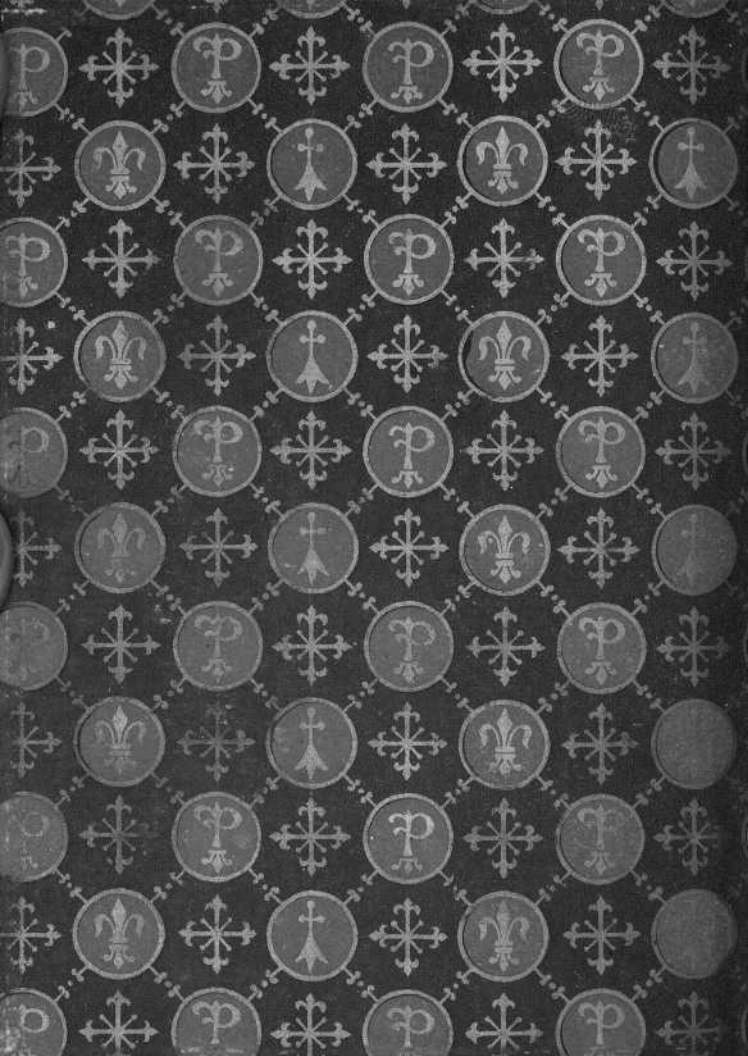












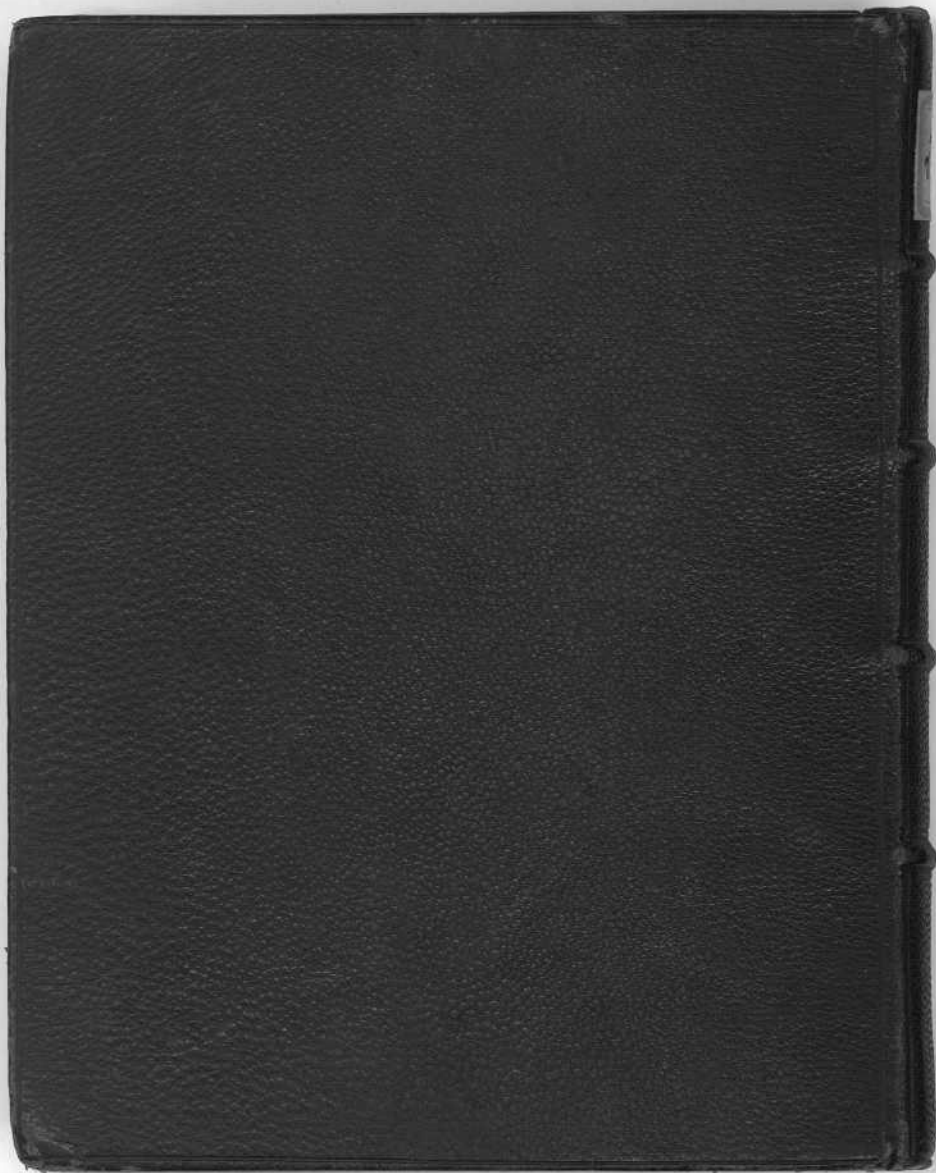
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús.

Número.....	2955	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	75	Precio de adquisición.	»
Tabla.....	3	Valoración actual.....	»



2955.

S^{TE} TÉRÈSE

—

LA

PRIÈRE

PERISSE